

N° 33

Pâques 1933

BON - SECOURS

REVUE TRIMESTRIELLE



Collège N.-D. de Bon-Secours
BREST

BON - SECOURS

Pâques 1933

SOMMAIRE

LA VIE AU COLLEGE

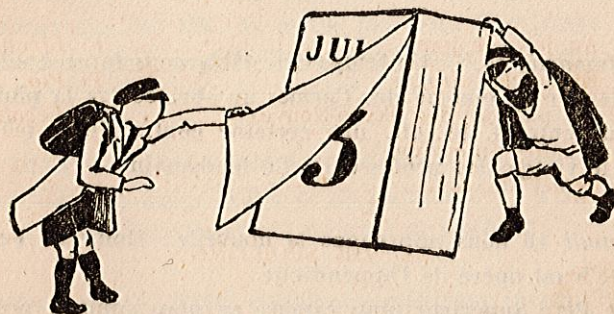
1. Au jour le jour..... *F. Liron.*
2. Exercices aériens *Ti Pig.*
3. Au pardon des Terre-Neuvas *M. Legall.*
4. Premier interview *J. B.*
5. Projet de revue. *P. S.*

LA VIE SPORTIVE

6. Esprit d'équipe *P. D.*
7. Défense du sport *J. Lesaux.*
8. Silhouettes Esbeistes *Ty Berl.*
9. Sportifs??? *P. C.*
10. Les footballeurs aux champs *Van Dboutt.*
11. Ping-foot *Anatole.*
12. Escrime *Han Garde.*
13. Jeux antiques *F. Dillard.*
14. Champion *O.*

LA VIE DES ANCIENS

15. Carnet de famille *R. Drouant.*
16. Nouvelles de tous *A. Carof.*
17. Souvenirs du passé (1922-1932) — *X.*
18. A M. l'amiral Exelmans *X.*
19. De M. Jean d'Udine au P. Bergeron.. *X.*



AU JOUR le Jour.

JANVIER

Le 2. — La rentrée... Mais n'assombrissons pas l'horizon dès le début.

Le 3. — « Bonne année, bonne santé » voilà les deux souhaits à l'ordre du jour qui se croisent dans nos cours.

L'étude... ô gloire d'un jour, arbre de Noël tant fêté et chahuté, te voilà disparu! Tu prends tes vacances toi aussi, mais n'oublies pas, dans un an, la « rentrée »!

Vendredi 6. — Melchior, Balthazar et Gaspard se glissent subrepticement sur la verdure de la crèche, et le

Dimanche 8, nous apprécions à sa juste valeur le traditionnel gâteau qu'ils nous apportent.

Lundi, 9. — Ces jours-ci, nous sommes vivement intéressés par le R. P. Delaage, qui nous prêche de sa parole entraînante le triduum eucharistique.

Dimanche 15. — Un temps détestable nous force à aller demander au cinéma des Carmes un abri contre la pluie.

En rentrant, le soir, une certaine contrainte se peint sur le visage des professeurs. Le lendemain

Lundi 16 nous apprenons la nouvelle : Monsieur Pencreac'h est opéré de l'appendicite.

Le Père Supérieur nous rassure en nous donnant presque chaque jour le bilan de santé du malade qui, de son lit, fait parvenir ses S. O. S. désespérés aux retardataires de l'obole de la Propagation de la Foi.

Vendredi 20. — Nous voyons avec plaisir réapparaître dans nos cours M. Lozac'h, qui laisse bouquins et dictionnaires pour venir prendre en main les rênes de « sa » 1^{re}.

Jeudi 26. — Pensionnaires et externes prennent la clef des champs sous — 2° au-dessous de zéro.

Avec des mines de chiens battus, les disgraciés du sort qui n'ont pu « sortir » sont conduits aux Carmes.

Samedi 28. — Grand émoi dans tout le collège! M. Pencreac'h fait une apparition... sensationnelle dans les cours. Son bonnet phrygien attire tous les regards, et tel se repentira d'en avoir trop ri dans les escaliers, gratifié de « deux cents vars d'Homère » issus du dessous du fameux bonnet.

Dimanche 29. — Encore le ciné!! Décidément on veut nous pervertir!

FEVRIER

Vendredi 3. — A la récréation de midi, nous nous apercevons que ces MM. du clergé prennent leur temps pour déjeuner. Mais aussi M. Pencreach, souriant est dans leur défilé!...

Dimanche 12. — Notre merveilleuse équipe de football tient en échec St-Pierre de Plouescat : 2 à 2.

Un goûter fort apprécié termine la soirée.

Jeudi 16. — Notre équipe — d'ailleurs incomplète — se voit défaite par la formidable équipe de Lesneven (3-2) sur le terrain de l'Armor (pour être juste, cf. jeudi 16 mars).

Autre match, autre goûter : une collation — chef-d'œuvre de la cuisinière — remet de bonne humeur nos joueurs défaits.

Vendredi 17. — Le P. Gallicher, ancien élève du collège, du couvent de franciscains de Laval, revenu dire la messe dans son vieux collège, nous parle en termes émus de l'histoire de sa vocation.

Samedi 25. — Renouvellement en petit des vacances de Noël.

Mardi 24. — Les privilégiés qui ont obtenu licence et permission de rester au collège pendant ces quatre jours peuvent contempler du haut d'un réverbère, rue Emile Zola, le Roi des Poires et la Reine des Nouilles, dont quelques-uns sont, paraît-il, les sujets.

Le soir c'est la rentrée, terreur des pensionnaires et des externes. Mais enfin, si l'on veut de nouveau avoir à Pâques le plaisir des vacances, il faut bien commencer par là!

MARS

Jeudi 16. — Pour clore la saison notre équipe bat, 2 à 1, la formidable équipe lesnevienne qui se voit infliger une sévère revanche, elle qui depuis huit ans détient la coupe Bon-Secours-St-François.

Toute l'équipe joua très bien, même le goal.

Jeudi 23. — Les élèves qui ne sortent pas sont conduits aux Carmes, à la conférence de Mgr Grandin, préfet apostolique de l'Oubangui-Chari. Avec lui nous effectuons un voyage sur les rives du Congo, au milieu des populations fétichistes de ce pays.

Très intéressante la conférence. Dans le film qui nous fut passé, admirée spécialement cette « classe » de 600 élèves si appliqués. A Bon-Secours, il y a tout de même un peu plus de vie...

Vendredi 24. — Mgr Grandin célèbre la messe dans la chapelle du collège. Il nous fait comprendre combien nous sommes des privilégiés de la grâce en face des peuplades païennes qu'il administre.

Lundi 27. — Grand succès : la première table de Ping-Pong fait son apparition en cour et les adeptes de la raquette de table la contemple avec convoitise.

F. LIRON (Seconde).

EXERCICES AÉRIENS



Ce soir-là, c'était l'exercice aérien. Plein d'allégresse à la pensée de ce que nous allons entendre et voir, je me couche fébrilement. Deux à deux, s'éteignent les lumières et seules les veilleuses et une bougie voilée répandent sur le dortoir endormi une ombre mystérieuse. Bientôt, la veilleuse elle-même s'éteint : panne générale. J'attends, impatient. Puis le sommeil me gagne et je commence à m'endormir. Un semblant de coup de canon et de sirène me tire à demi de ma somnolence. J'attends encore... Un vombrissement retentit dans les airs, les vitres tremblent; je me sens porté à la fenêtre et là, j'assiste à un combat des titans du ciel.

De tous les coins de l'horizon, surgissent des monstres ailés. Ils s'assemblent en une ronde fantastique. Soudain, des lueurs brillent, des projectiles éclatent, des fusées volent de toutes parts, le ciel se zèbre d'illuminations. Les avions se mettent à lutter les uns contre les autres. C'est une mêlée affreuse; les collisions, dans la fumée, s'accompagnent de fracas terribles et d'une pluie de feu. De là

ville entière montent des clameurs affreuses, mêlées au crépitement des incendies.

Un sillage de feu passe au-dessus de ma tête; j'ai le vertige. Une poussée formidable me projette contre un mur, mais sans douleur; une bombe vient de tomber et d'éclater sur le collège. Un deuxième éclatement me projette par la fenêtre; je n'ai heureusement rien de cassé. Dans la rue se pressent tout un tas de gens en tenue légère. Spectacle hilarant à tout autre moment; à cette heure et dans de telles conditions, spectacle qui redouble mon effroi.

Un éclatement violent retentit et une ondée diluvienne tombe sur moi... Puis des bruits de cloches, des hourdonnements infinis, des tintements de tocsins endiablés dans mes oreilles... tandis qu'un pan de mur tombe en me frôlant.

Je perdis connaissance et quand je revins à moi, je me retrouvais dans mon lit, sous la carresse assez rude d'un pan de la pèlerine du Père de Montigny; la cloche au dehors faisaient entendre ses derniers tintements.

Alors seulement, je compris tout : le pan de mur qui me frôlait, c'était la pèlerine du vénérable Pater et le tocsin était la cloche du lever: combien détestable en est le son. Je sautai de mon lit débordé.

Nouvelle surprise : à terre, gisait mon pot-à-eau, lamentablement entouré d'un déluge. Ce fut la dernière lueur dans mon esprit : le fracas terrible, c'était le broc et l'ondée, les gouttes qui durent rejaillir sur moi. Je m'habillai, riant de moi-même et je conserve encore bien net le souvenir de ce tragique rêve.

TI FIG.



Cl. de Vuillefroy.

Loin

de ces yeux...



Cl. Pouliquen.

... par ici...



Vers

ce toit...

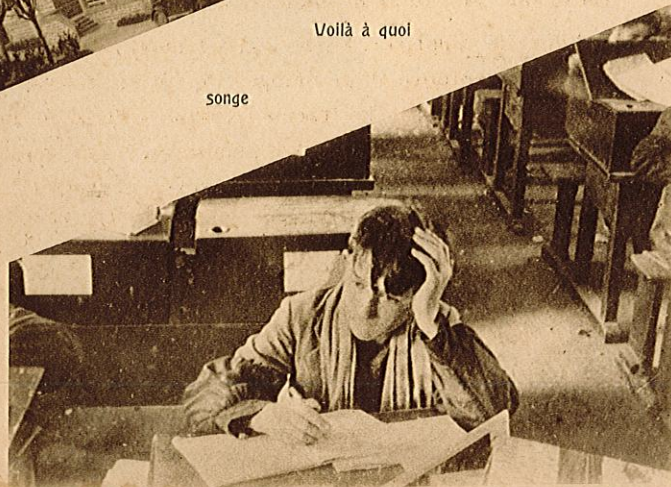
Voilà à quoi

songe

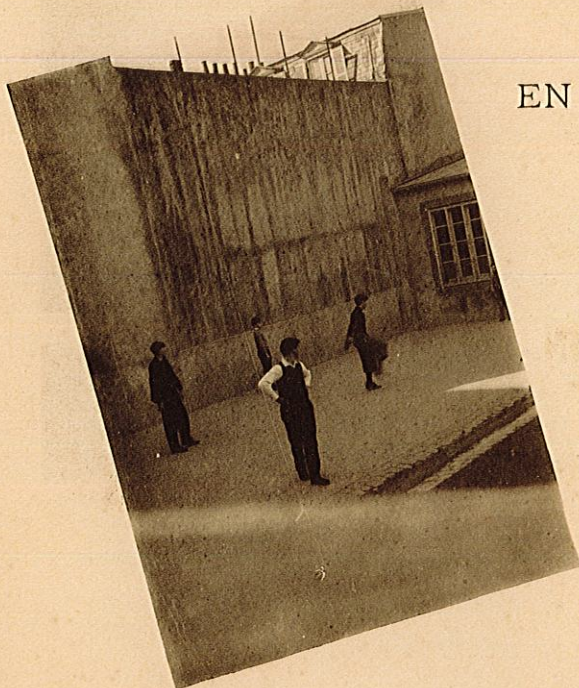
Cl. Prigent.

notre jeune

écolier.



Cl. Ceillier.



Cl. P. Chapel.

EN RÉCRÉATION

QUELQUES

MINUTES

DE

DÉTENTE



Cl. P. Chapel.

— 9 —

AU PARDON

DES

TERRE-NEUVAS



Jours gras... 3 jours de vacances... Le ciel n'est pas précisément clément, mais A Dieu vat!... il faut profiter des jours de repos octroyés par la direction bon-secourienne... C'est donc vers St-Malo que notre auto file en ce 26 février dès les six heures du matin.

Six heures du matin, pensez donc, il faut que l'occasion soit d'importance pour que deux jeunes collégiens en vacances se décident à quitter le lit moelleux à une heure si matinale.

L'auto file sur la route — à Saint-Brieuc nous entendons la messe. — L'auto reprend sa course à travers un paysage de polders hollandais: jardins, prairies, cours

de maisons disparaissent sous l'inondation. A Plancoët, la rivière a débordé sur les quais, et le champ de foire est complètement recouvert par les eaux...

Voici Dinard, avec ses élégantes promenades et sa plage... Face à la ville, de l'autre côté de la Rance tumultueuse, Saint-Malo, la cité des corsaires. Saint-Malo avec ses énormes remparts et ses bastions, avec ses îlots qui l'entourent, d'une ceinture de batteries de côtes: Arbourt, Césambre, le grand Bé, le petit Bé,... les ombres prodigieuses de Surcouf et de Jacques Cartier flottent autour de nous :

*Ils ignoraient la peur, ils riaient des fatigues,
... loups marins, fiers lions;
Ramassant en courant les frégates légères
comme les pesants galions...*

Nous traversons la Rance... un regard vers la Vierge qui protège les frêles embarcations du courant dangereux... un coup d'œil aussi, et une pensée mélancolique, vers la tombe du mélancolique René... les quais... la Ville... Nous franchissons la porte gigantesque, pénétrons dans la grande rue de Saint-Malo, large comme la Venelle du Bois d'Amour, mais bordée de solides maisons à l'aspect sévère, construites avec le granit de la côte.

... Voici la cathédrale... Le porche en est orné d'une tenture incarnat en l'honneur de Mgr Mignen, archevêque de Rennes, venu présider le pardon des Terre-Neuvas. — Des scouts forment une barrière avec leurs bâtons pour retenir la foule compacte accourue. — Nous pénétrons dans l'édifice dont le plan inférieur est situé notablement au-dessous du niveau du sol... un escalier monumental y accède... Mgr Mignen termine son sermon...

Le cortège se forme aussitôt, précédé d'un magnifique Suisse malouin en habit bleu foncé. Des enfants de chœur

suivent sur deux files — derrière vient Mgr Mignen, encadré d'une vingtaine de prêtres. — Coup d'œil pittoresque que cette procession sur les remparts. Du bastion de la Hollande, où avait été dressée une petite estrade, le prélat bénit la mer. Il n'y a pas très longtemps encore ce bastion était couvert de fourrés d'épines et de ronces et les petits malouins s'y battaient au pied de la statue du fameux corsaire Jacques Cartier qui devait leur insuffler des désirs de bataille et d'aventures.

La maison de Duguay-Trouin est proche de ce lieu : un panneau de fer sur lequel est peint une armure en domine la porte. La crise du logement serait-elle sur le point de se résoudre à Saint-Malo, toujours est-il que la maison du corsaire portait l'écriteau « A louer », placardé sur sa façade. Quelle joie ç'aurait été pour nous d'habiter cette demeure où les mânes d'un si vaillant capitaine doivent développer en l'âme de l'habitant la bravoure et le goût du risque.

... Rue Porcon de la Barbinais... la procession s'y engage... L'effet est des plus curieux. La rue a été transformée en un véritable tunnel. Une voûte a été formée avec des ancrés dans l'interstice desquelles sont placés des panneaux aux couleurs variées — les supports de ces arcs sont constitués avec des rames et des bouées — à certains endroits les arcs sont rejoints les uns aux autres par des filets de pêche tendus, dont les mailles tamisent une lumière falote. Des inscriptions indiquent la raison de ces décorations diverses : « Bonne campagne à nos chers Terre-Neuvas »

De la rue Porcon, on accède au port par la porte Saint-Vincent. Le cortège s'y engage — arrivé aux quais, Mgr Mignen prend place dans une vedette et bénit successivement chaque goélette pavoisée de couleurs aux plus gracieux effets. Le spectacle est beau de ces bâti-

ments qui se balancent sous la brise et aussi sous le poids des assiégeants juchés jusque dans les mâtures.

Bientôt les navires dont les pavois flottent gaiement seront conduits sur rade par les remorqueurs, puis par une bonne brise. les voiles seront hissées sur les vergues, et peu à peu ils fileront vers l'horizon, suivis des yeux par leurs « chez eux » jusqu'à ce que, points infimes à l'horizon ils disparaissent pour de longs mois.

Maurice LE GALL (4').



Premier Interview



L'autre jour, le reporter-novice fut interviewer M. le chanoine Saluden; il était de ceux qui, pour des coups d'essais, veulent des coups de maître.

Il entra dans le vestibule et, avec une condescendance méritoire, salua du haut de sa nouvelle dignité, la concierge accourue au bruit de... sa renommée.

D'un pas allègre, il monta l'escalier.

Au premier étage, ses oreilles furent agréablement frappées par d'harmonieux accords. Il faillit en oublier de réciter les « Maximes du parfait reporter » (écrites à l'usage des débutants par M. X..., du *Matin*, et M. Y..., du *Petit Parisien*, Paris 1929).

Au second étage, il n'entendit rien.

Au troisième non plus, mais son cœur trembla à la vue de la porte, qui lui parut ornée de l'inscription dantesque:

Lasciate ogù speranza, voi ch' entrate.

Le bon père Homère aurait dit : « *Philoñ d'étor phobété* ». Enfin il sonne; vite, avant l'arrivée du maître de céans, il lisse sa belle chevelure et, digne, solennel et glorieux, il attend, armé seulement de son courage et de ses gants beurre-frais.

M. Saluden vient lui ouvrir et lui fait un accueil charmant.

L'apprenti-reporter envoie au diable les poètes en général et Dante en particulier puis, cette exécution faite, il se sent plus tranquille et reprend espérance.

« Que pensez-vous de l'homme primitif? » interroge-t-il, en s'enhardissant timidement.

« C'est une funisterie, répond M. Saluden, je l'ai d'ailleurs démontré dans ma conférence par les preuves ordinaires: preuves anatomiques, embryologiques et physiologiques. L'homme ne descend certainement pas du singe...

En résumé: le singe est un grimpeur et l'homme est un marcheur;

le singe a les bras plus longs que les jambes, ce qui n'est pas chez l'homme ;

le singe a un bassin renversé, tandis que l'homme a un bassin droit; d'ailleurs, le nombre et la disposition des dents et des côtes, qui est variable chez le singe, est fixe chez l'homme.

Enfin, la science officielle n'a pu apporter aucune preuve raisonnable à ses assertions (l'origine simiesque de ses représentants ne leur fait pas grand honneur.

Les prétendus restes d'homme primitif, squelette de Néanderthal, pithécanthrope de Java, sinanthrope et le reste n'ont pas, à coup sûr, l'antiquité qu'on leur attribue : je l'ai bien montré dans mon affaire du musée préhistorique de Penmarc'h.

Ou les savants officiels sont de mauvaise foi, ou il sont d'une ignorance rare.

D'ailleurs, me dit l'aimable chanoine, j'ai écrit sur ce sujet, bon nombre d'articles dans l'*Echo Paroissial* de Brest. »

Sur ce, la conversation continue sur le sympathique hebdomadaire. M. le chanoine Saluden montre au reporter-novice quantité d'articles spirituels ou sérieux, religieux ou scientifiques, ou même fantaisistes, et étonne son interviewer du nombre et de la variété de ses occupations.

Enfin M. le chanoine Saluden en vient à parler de ses articles en projet : « J'ai, me dit-il, un ami qui a fondé, en Hollande, un collège sans surveillants. J'ai l'intention de lui demander les renseignements nécessaires et j'écirai un article intitulé « Plus de pions ».

Le reporter-novice s'enthousiasme à cette idée et l'approuve entièrement et chaleureusement. Ce n'est pas peu de chose, pensez donc, que la sympathie de la presse (en l'occurence le reporter-novice). Puis ce sont les adieux et les souhaits d'usage.

Il se retrouva tout seul sur le papier désert — d'en bas montaient des mélodies de plus en plus harmonieuses. Il fallut que le débutant de l'interview se pinçât par trois fois pour se convaincre qu'il était dans la réalité. Puis, digne comme un capitaine de sapeurs-pompiers, il descendit lentement l'escalier. Sitôt dans la rue, il se redressa fièrement, bomba du torse, lissa à nouveau sa chevelure gominée et, regardant les passants avec toute la dignité qu'il sied à un grand homme, il s'en fut solennellement « comme un recteur suivi des quatre facultés ».

Un reporter-novice.



PROJET DE REVUE

A ceux des élèves de Bon-Secours, qui désireraient voir leur vie à l'intérieur du Collège mise en chansons, nous proposons cet embryon de revue, qui pourra leur servir à échafauder un spectacle plus complet en de nombreuses scènes et tableaux...

... Le Rideau se lève...

La scène représente un dortoir : une longue file de lits sur lesquels d'innocentes têtes reposent... C'est encore la nuit... Il est 5 h. 27'. Quelques-uns s'étirent et poussent de sourds grognements, réveillés qu'ils sont par le bruit que fait le Père Surveillant arpentant l'allée centrale du dortoir.

L'orchestre a joué en guise d'ouverture la « chanson du jour », de Grieg... et voilà qu'il entame un air connu... sur lequel les paroles suivantes s'adaptent :

La nuit s'achève
Adieu nos rêves

— 17 —

Dans le fond de nos lits moelleux
Le jour se lève
Et ça nous rend très paresseux
Finis les songes
Et chacun songe
Que bientôt il faudra s'élever
Entre nos draps bien vainement on s'allonge
La cloche va sonner.

Bing... bing... bing...

La cloche sonne en effet. Le chœur des élèves entonne... tandis que l'orchestre joue l'air des Rois de « l'Arlésienne. » :

« De grand matin
Il faut qu'on s'magn' le train
Et que vivement on sorte de nos rêves
De grand matin
Il faut qu'on s' magn' le train
Si l'on veut sortir le dimanche prochain. »

Les vingt minutes du Lever passent... Il pourrait être intéressant de signaler comment elles sont employées et réparties par certains élèves ces vingt minutes :

Pour Penquer le philosophe, ce serait : Sortir du lit, 1 minute — se débarbouiller 10 minutes — se chausser, 2 minutes — s'habiller, 5 minutes — se peigner, 2 minutes.

Pour Botéraou : Sortir du lit, 2 minutes — ablutions, 7 minutes — se chausser, 1 minute — se peigner, 10 minutes.

La cloche sonne la descente : « Avancez », dit le Père, et les élèves viennent se mettre en rang près de la porte :

« A c'moment la cloche s'met à r'sonner
Le Père crie qu'il nous faut s'avancer

Et marchant à grandes enjambées
Va de long en larg' dans la chambrée
On enfile viv'ment son pantalon
On emporte sous le bras son veston,
Dans quelque t'nue qu'vous soyez
Il convient de vous avancer
Quand la cloche se remet à sonner.

(L'air varie)

Et nous voilà dans l'escalier
Tout mal peignés
Les yeux bouffis,
La face rougie
L'air dégoûté.
La vue hagarde
On se regarde
D'un air lassé.
Les jambes molles
On dégringole
Dans l'escalier.

Après s'être confortablement restauré à l'aide d'un grand
bol de café au lait et de nombreuses tartines de pain
beurré, l'élève, à la rentrée en étude,... commence à phi-
losopher sur la vie qu'on lui fait mener.

« A l'Etude, à l'Etude
Enfin on va sommeiller
C'qu' c'est rude (*bis*).
On d'vrait encore être couché
C'n'est pas drôle
Dans ct'Ecole
D'travailler, d'travailler
Sans jamais pouvoir s'r'poser...

Tous les matins s'éveiller
S'étirer, s'débarbouiller
C'est not'vie
Not'destinée
On dira c'qu'on voudra
On n'chang'ra jamais ça
C'est not'vie
Et puis voilà.

Il reste qu'il y aurait bien autre chose à évoquer... L'ar-
rivée des externes, par exemple..., les classes, les récréa-
tions... La Gymnastique des petits pourrait se chanter
ainsi :

« Gard' à vous, gard' à vous, rectifiez la position
Suivez mes indications
Gard' à vous, gard' à vous, pour être robuste
Redressez le buste
Faites des circumductions
Et des circonvolutions
Mettez les bras en flexion
Dans toutes les positions. »

Ah! Mon Dieu, quell' chos' comique
Que l'éducation physique
Y a pas d'erreur
C'est un vrai bonheur
Y a rien de meilleur
Que ce petit...

Gard' à vous, gard' à vous... rectifiez la position
Gard' à vous, gard' à vous... suivez mes indications

Bien entendu le régime alimentaire de l'Ecole aurait
également son petit couplet.

L'invitation à y venir goûter se ferait sur l'air de la
sérénade à Tocelli :

« Viens au restaurant
De c't'école secondaire
Viens on y prospère
Les menus y sont très réconfortants.

Le menu suivrait sur l'air de « Quand tu seras dans la
purée » évidemment :

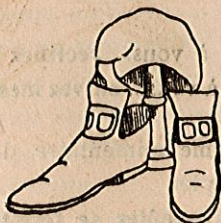
« Nous allons manger d'la purée
De petits pois
Des morceaux de viandes hachées
De premier choix

etc...

Pourrait-on prendre autre chose pour la prière du soir
que le beau chant scout :

« Avant d'aller dormir sous les étoiles
Doux Maître humblement à genoux
Vers toi monte nos cœurs sans voiles
Si nous avons péché pardonne nous...

Ami lecteur... secouez-vous... que votre talent de com-
positeur s'affirme... pour la plus grande joie de vos cama-
rades...

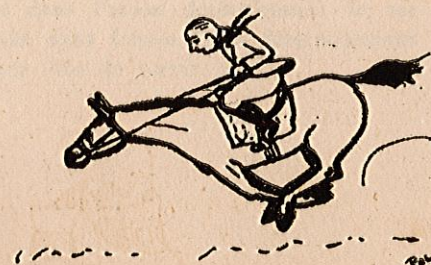


L'Etoile

Sportive

Bon-Secours

présente :



Esprit d'Equipe.
Défense du sport.

Silhouettes Esbeistes
Sportifs ???
Footballeurs aux champs.
Ping-Foot.
Escrime.

P. D.
P. Lesaux.
Capitaine de l'E. S. B.-S.
Ty-Bert.
P. C.
Van Dboutt.
Anatole.
Han Garde. ::

et deux nouvelles sportives :

Jeux antiques par le très moderne F. Dillard
Champion O.

L'équipe

... « Ils n'étaient pas seulement onze hommes accomplissant la même mission, soumis au même danger, recueillant la même récompense ; ils étaient une entité morale, une cellule à onze âmes qui battaient d'un rythme pareil »...

D'après *l'Equipage* de J. Kessel.

Le joueur

... « Il éprouvait ce bonheur intime de participer à l'action précise de ces forces combinées, d'être une unité agissante dans cet ensemble de forces diverses que représente une équipe..

L'appel des armes, de Psichari.

Ne comprenait-il pas que toute la force de l'Equipe est dans l'union désintéressée de ses membres, mûs dans toutes leurs déterminations par la grande idée de servir. »

L'ESPRIT D'ÉQUIPE

" La joie de l'âme est dans l'action "

devise de LYAUTEY.

Paris-Londres se joue aux portes de la capitale. La foule se presse dans une atmosphère d'émulation et de cordialité internationale. Le vaste rectangle de pré fondu ouvre la carrière au dégagement réglé de vingt-deux jeunes violences. Les hommes sont merveilleusement stylés. C'est étonnant de suivre leurs mouvements infail- libles et faciles. Pas de gestes ni d'appels; à peine quelques signes imperceptibles les tiennent en étroite et constante liaison. La science de l'action commune n'est plus seu- lement dans l'esprit, dans le désir, dans une bonne volonté souvent déçus; elle est dans les corps qui se pré- cipitent, dans les membres doués d'une merveilleuse mai- trise, dans les genoux qui se détendent... A l'instant pré- cis, le ballon, descendu le long de la touche, est centré sur le pied d'un partenaire placé : c'est le but.

La première mi-temps avait donné un point de chaque côté. La seconde s'avancait et on allait au match nul. Les équipes rivalisaient de prouesses, Londres avec plus de

L'ÉQUIPE



Cl. P. Chapel.

E

T



Cl. Prigent.

LES " SUPPORTERS "



Cl. Prigent.



Cl. P. Chapel.



Cl. P. Chapel.

" Contre Plouescat ".

Le " hardy
avant centre ".



Cl. P. Chapel.

Notre " excellent
portier ".



Cl. P. Chapel.

conscience, Paris avec plus d'élan. Mais la discipline devait l'emporter.

Les français menaient l'assaut depuis un quart d'heure. Les anglais, bien liés, calmes, brisaient toutes les attaques. Un avant parisien se trouvait même devant le but, le ballon au bout du pied, sans pouvoir marquer; cinq anglais l'entouraient comme d'un enclos de jambes.

Lassés par l'inaction, les arrières français s'étaient peu à peu avancés, laissant leur but à découvert. Cette faute leur coûta la partie. Il arriva ce qui devait arriver : un arrière anglais dégagea tout à coup vers ses avants qui, à leur place, attendaient leur chance. L'avant-centre reçoit le coup, file comme une flèche, passe un arrière isolé, tire aux six mètres, et sous le plongeon du célèbre Thépot, loge le ballon au coin des filets.

Marqué par un avant seul en jeu, ce but était vraiment un but d'équipe. Chacun s'appliquait à son rôle : l'occasion de vaincre n'avait pu échapper. Un l'avait saisie grâce à tous. Tendus vers un but unique, maîtrisant leurs gestes, réglant leur course aux exigences d'une discipline aimée, les joueurs n'étaient plus onze joueurs; ils étaient une équipe : un onze.

**

Les jeux sont l'image de la vie. — Au-dessus des sports, il y a de multiples raisons et de multiples manières de se grouper pour agir.

L'homme n'est pas un isolé dans l'univers. Il vit dans un réseau de réactions et d'influences. Sa vie propre se mesure à la conscience qu'il sait prendre de la vie universelle.

Pour obtenir une vraie cohésion d'âmes, pour collaborer, il faut un esprit : l'esprit d'Equipe.

L'Esprit d'équipe c'est l'âme de la collaboration. II

requiert l'exercice des plus hautes vertus de dépouillement et d'échange. Vertus difficiles si l'on n'en voit que l'aspect négatif de renoncement et de servitude. Cependant « celui qui perd sa vie, la trouve ». Perdre sa vie, c'est accepter de s'associer, donc de dépendre, de servir; trouver sa vie, c'est l'amplifier dans les autres

P. D.

DEFENSE DU SPORT



quoi cela sert-il de jouer au football où l'on risque de se casser la jambe et où on reçoit autant de coups de pieds que l'on désire ?

La question me venait d'un camarade qui

passe ses récréations appuyé contre un pilier du cloître, sans bouger, pas même le petit doigt.

— Rien de plus sot que ces jeux où l'on se fatigue bien inutilement.

Devant pareilles explications, données par un coutumier du « farniente » quotidien, je fus sur le point d'aplatir sa mollesse et de lui démontrer vigoureusement l'utilité des exercices physiques... Les arguments frappants arriveraient-ils à le convaincre? — Ne valait-il pas mieux philosopher avec un esprit fort... c'est donc dans une conversation toute amicale que j'entrepris une « défense du sport ».

— Tu le sais, aussi bien que moi, nous sommes au collège pour apprendre à devenir des hommes, des

caractères. — On ne devient un caractère qu'à coups de volonté. — Le sport est un précieux adjuvant pour la formation de cette volonté.

— Les sports... tu veux rire... Après tout, cela développe peut-être le corps... mais quelles relations y a-t-il entre un coup de pied dans un ballon et la volonté?

— Eh bien! Justement ce coup de pied dans un ballon est nécessaire. — Je m'explique : tu n'as pas été sans constater bien des fois que tes facultés ont besoin de temps à autre de détente pour que leur rendement soit profitable... Je suppose bien, que malgré que tu sois un élève modèle, tu ne restes pas deux heures durant, à l'étude du soir sans lever le nez de ta dissertation, ou de ton problème de math... tu éprouves le besoin de te procurer quelques distractions... A intervalles plus considérables, tes membres sentent la nécessité de se détendre, tes poumons de faire de profondes respirations... ton sang d'activer sa circulation. Autrement dit ton organisme réclame des exercices violents.

— Pour moi, je me contente de mon pilier, comme tu dis si bien, et je repars à mon travail.

— C'est en cela que tu as tort, mon pauvre vieux, ton organisme aujourd'hui est jeune et réagit suffisamment, mais tu anémies insensiblement tes facultés. — Un cerveau qui se penche sur une tâche sans aucune détente, est un cerveau qui s'intoxique, et finit par guider avec difficultés une pensée qui se fait de moins en moins vigoureuse. — Tire donc la conséquence : avec un physique déprimé, et un moral atteint que peut faire la volonté, cette faculté maîtresse qui contrôle et doit commander à toutes les autres? — Ce contrôle est impossible puisqu'il y a équilibre rompu, et c'est ainsi qu'on devient nerveux, caractère chargé d'humeur, atrabilaire, etc...

Le coup de pied dans le ballon, que tu critiques tant,

rétablit justement cet équilibre et tonifie le contrôle de la volonté sur les actes.

— Alors, d'après toi, les exercices physiques devraient entrer dans le cadre quotidien de l'activité d'un homme. Chaque jour il faudrait que je me contraigne à faire une chose pour laquelle je n'éprouve que de la répugnance.

— Oui, et c'est bien pour cela qu'il faut mettre de l'attrait dans sa façon de pratiquer les sports... A chacun de choisir son sport, selon ses goûts et de les varier suivant ses fantaisies. Tel ce grand avocat de notre époque qui imagina de monter les escaliers conduisant au Palais de Justice en luttant de vitesse avec ses secrétaires.

— Tu fais ainsi de ton sport quelque chose de grotesque, à ce compte pourquoi un externe n'essaierait-il pas de réduire le plus possible, le temps qu'il met pour venir de chez lui au collège?... Moi j'y verrais mon avantage au moins, celui de rester un peu plus longtemps chez moi, et c'est un avantage que j'apprécierais beaucoup.

— Blagues mises à part. J'espère t'avoir démontré l'utilité du sport dans l'acquisition de la maîtrise de soi... J'aurais bien à te montrer comment certains sports... les sports d'équipe, éduquent cette volonté et l'activent; mais je pense que le bulletin prochain t'en fournira les preuves...

Ce jour là... Mon camarade (peut-être pour ne pas s'avouer vaincu par mes arguments)... ne décolla pas du pilier... Mais j'eus la satisfaction le lendemain de le voir participer à notre jeu de foot-ball... et j'en fus tout énu... j'avais fait un sportif.

Jean LESAUX, capitaine de l'E. S. B. S.

SILHOUETTES ESBÉISTES



12 février 1933 ! Pendant que l'équipe de France rencontre l'équipe nationale d'Autriche, les futurs internationaux de Bon-Secours reçoivent, sur leur terrain, la Saint-Pierre de Plouescat, qui joue en seconde série et nous arrive avec une réputation formidable. — Le goal de notre troisième équipe, le célèbre « P'tit Jif » s'est d'ailleurs chargé de

vanter ses compatriotes avec force gestes à l'appui.

Aussi, tout en se rendant au Guellmeur, les conversations vont leur train. Toutes roulent sur le match qui va avoir lieu dans un instant, et chacun fait ses pronostics. Beaucoup sont pessimistes et augurent une défaite pour Bon-Secours. N'allez pas croire cependant que le collège n'ait pas de supporters ! Certains tiennent bon.

Parmi les plus fervents se trouve un tout jeune élève de petite division, à la mine éveillée, et qui fait à un de ses amis étranger au collège, une description « ad hoc » du onze esbéiste. — Excusez l'indiscrétion d'un reporter, mais la conversation était si intéressante, que je ne pus m'empêcher de l'écouter, et, au risque d'encourir les foudres de ce jeune sportif, je me permets de vous la transcrire.

**

— Celui que tu vois monter les poteaux... *François Chapel...*, notre garbe-but, il est goal de première depuis déjà cinq ans — à première vue un peu lourd, bien sûr... mais en réalité un tigre bondissant : il plonge, bloque des shoots « irréparables » (...n'était-ce pas imparables que notre petit homme voulait dire!!!) et dans le ballon « envoie des coups de pied de main de maître ».

— Le grand type efflanqué, aux cheveux frisés... c'est *Le Saux*, arrière, capitaine de l'équipe... — dans l'intimité nous l'appelons « Papou » — à cause de sa tignace, évidemment... un bon type, tu sais, et pas méchant pour un liard : sauf... quand il se met en colère... et cellà n'est pas rare... alors, gare à son team. — Joueur de classe, spécialiste du croc en jambe.

— Auprès de lui, le « somptueux *Gilbert* »... c'est moi *Gill*... beau garçon, un type à astuces... il en fait constamment et s'en félicite, en même temps qu'il est félicité de tous... sur le terrain, un acrobate!... un as, celui-là, mon vieux, futur international, certainement... shooteur émérite... ses balles volent d'un bout du terrain à l'autre ! Et gare au joueur qui le rencontre, car il se trouve bientôt, le nez... en terre.

— L'arbitre venait de siffler la mise en jeu... la con-

la belle ordonnance des équipes. — En moi-même je versation s'interrompit un instant... les yeux regardaient pensais que le petit bonhomme était tout fait pour devenir un excellent « croqueur de physionomies ». Du coup d'œil, et de la finesse... il était fier de sa présentation: et, n'eût été le sourire un peu sceptique de son voisin, qui venait de le taxer de « chauvin », il aurait crié bien haut qu'en France et à l'Etranger il ne pouvait se présenter une équipe aussi homogène, et aussi savante en la science du ballon...

— ... Venons-en à la ligne des demis...

A droite, un joueur tout nouveau dans l'équipe,... courageux, acharné à son travail... de la classe certainement... entré ici avec de grosses références...: trois ans dans la carrière en première équipe de Lesneven... c'est tout dire...

Le demi-centre... contemple, admire, extasie-toi... et puis fais-toi... savoure son jeu en silence... Impossible d'en dire davantage... sur son compte... il est surveillant... et mon surveillant!!!

La place de demi-gauche est tenue par un gars de Pleyber-Christ — tu connais évidemment ce patelin énorme, très renommé par sa grand'rue, de chaque côté de laquelle s'entassaient trois maisons, un four et un hangar. — A vrai dire, joueur qui n'a pas encore donné tout son effort mais qui promet.

— A t'entendre, interrompit le voisin, ils sont tous dignes de jouer dans l'équipe de France tes camarades.. En tout cas, tu ne me feras pas croire que ta ligne d'avants est composée de solides unités... Ce sont tous, à part un seul, de petits gringalets, manquant de carrure et devant, de ce fait, avoir des shoots rachitiques.

— Détrompe-toi. Leur petite taille leur est un avantage, au contraire: grâce à elle ils passent entre les jam-

bes de l'adversaire et rentrent ainsi but sur but... Tiens, juge un peu de notre extrême gauche, Riou... tu en trouveras difficilement un d'une classe aussi forte en Bretagne... regarde ce centre-là... Bravo, Riou!!!!

— Pour moi, je regardais notre petit homme; il se démenait, trépignait sur place, rongait le bout de ses doigts — chaque phase du jeu se répercutait dans l'attitude que prenait son corps. — C'était sur le bout des pieds qu'il considérait les mêlées devant les bois — aux shoots de dégagement il participait en accompagnant d'un geste machinal du pied, le pied du shooteur: le dépit se lisait sur sa face aux descentes de l'adversaire, au contraire la joie la transfigurait aux échappées des siens.

— C'est comme cela qu'on éduque les chauvins, philosophaient le camarade étranger.

— Et Maumau, mais regarde donc Maumau... Hein! as-tu vu souvent une souplesse semblable. — Et devant les yeux des spectateurs, Maumau, un petit, bien râblé, dévalait de toute la vitesse de ses jambes la pente du terrain. — Rencontrait-il un obstacle, il se jetait par terre, fauchait les jambes de l'adversaire, se relevait prestement, bondissait comme un ressort décomprimé et shootait. Près de lui un grand diable, au nez fendant le vent (telle l'étrave d'un navire creusant l'onde salée), recevait le ballon et, d'un shoot bien calculé, envoyait la balle dans les filets.

Bon-Secours: 1 but.

— Bravo Hardy — quel homme!!!... quel avenir!!!... avec un manager qui le suivrait et lui apprendrait le signolage, le fini du fini du foot... quelle nouvelle étoile au paradis des as!!!!

A l'extrémité droite, les deux joueurs se disputaient.

— Celui-ci, c'est l'inter, c'est Paul Chapel, le frère du

goal, — bon petit joueur — agrippeur, insupportable pour son adversaire: continuellement sur sa victime, et ne la lâchant pas d'une semelle.

A l'extrême, Henri Goar, le monsieur à la jambe de gazelle, frondeur à l'excès, il saute comme un lapin, détale comme un lièvre, et râle comme un éléphant...

**

... Très fier de sa présentation, notre jeune supporter chercha une conclusion:... De quoi en mettre plein la vue à son auditeur. En fin de compte, dit-il, la victoire s'obtient à coup de volonté: présente-moi une équipe qui possède l'esprit d'équipe, du nerf, de la vitesse, et je te dirai qu'avec elle on peut fonder beaucoup d'espoirs. — L'E. S. B. S. possède ses trois qualités... voilà pourquoi j'attends beaucoup de nos couleurs.

Ty-Berl.



SPORTIFS ???

« Serais-tu assez aimable pour me donner quelques renseignements sur ton équipe? »

Le Saux, capitaine de l'E.S.B.S., me regarde avec étonnement: « T'es passé journaliste, dis? »

— Oui, mon vieux! Reporter du R. P. de Montigny, à la solde de... 2 centimes, payables à la caisse du R. P. Econome, le 36 de chaque mois! »

— Non! sans blague! T'es bien vu, quand même!... L'équipe?... La défense est supérieure: notre goal est « la vedette » du onze. Gilbert est un petit Séfelin. Quant à moi, je fais mon petit possible et je tâche de contenter tout le monde. Notre ligne de demis a du poids et nous avons toujours un remplaçant possible pour le poste de demi-aile. M. Berre est un bon pilier, solide en défense, actif à l'attaque. A ses côtés jouent tantôt Prat et Berthou, tantôt Calloch et Prat, tous trois bons dans leur genre et de poids respectables. Les avants sont rapides, vifs, ont un excellent jeu de passes, mais ne savent pas shooter au but. Bref, bonne équipe quand les avants « donnent » à fond, et avec un peu plus d'entente nous aurions remporté le championnat. »

Après avoir de mon mieux félicité et remercié le capitaine, je laisse Le Saux appuyé à un poteau du préau, rêver à sa Cochinchine lointaine...

Michel Le Calloch : cœur d'or, muscles d'acier, santé de fer. Il ne lui manque plus que... les pieds nickelés. Mais Michel est lesté malgré les apparences. Et au coup de poing que je lui expédie, il réagit et poursuit l'ennemi que la terreur consterne.

L'ennemi, c'est moi et... je me rends. Le Calloch ayant délibéré dans son cœur magnanime arrête son bras menaçant et dit « Va, enfant! »

L'enfant ne bouge pas: « Chic match dimanche dernier hein? La galerie pour toi: vas-y! vas-y! écrase-le, as pas peur! Quel succès, mes aïeux! »

Modeste, notre brave demi me répond:

— Oh! ne me parle pas du foot! Le sport, c'est le yachting!

Et puis, tu sais, j'ai trop bon cœur, car vois-tu, quand les adversaires malheureux ne rentrent pas de buts, je les aide de mon mieux!

Toc, toc, toc! une frimousse d'enfant passe dans l'entrebaillement de la porte: c'est le portier de la petite étude:

« Appelle-moi, M. Berre, s. t. p. »

Lentement, promenant, de chaque côté de l'allée centrale, son regard sévère sur ses turbulents enfants, notre sympathique demi-centre, surveillant de petite étude, arrive à moi et souriant, me tend la main:

— « Bonjour Jean, *quid novi?* » (M. Berre est un latiniste).

— « Je viens prendre des nouvelles du grand blessé: ce coup au-dessus du genou, cela va mieux? »

— « Ce sera fini demain ou après-demain et puis il faut que je sois d'attaque pour le 16. Car, tu comprends,

Le 16, il y a Lesneven,

Son andouille et son bon vin.

(M. Le Berre est un poète).

Je file à l'anglaise, car, au bout de la cour, je vois Monsieur Leroux qui s'amène en douce, et moi aussi je tiens à aller voir Lesneven!

Après ce voyage intéressant chez les « Petits », je regagne l'étude et mes cahiers et mes livres et le travail qui m'attend avec une impatience dont je voudrais bien modérer l'ardeur!

A la hauteur de Berthou, une boulette lancée de main

de maître vient atterrir avec une vitesse V sur l'extrémité de mon appendice nasal. Précieusement j'empêche le corps du délit (la boulette!) et, arrivé à ma place, j'ouvre le billet compromettant et voici :

« Salut à toi, citoyen Berthou,

« Mon imagination créatrice travaille. Un programme sensationnel de la journée du 16 s'élabore dans mon esprit. Il faut que nous en mettions plein la vue aux Les-neviens. Et comme tu dois avoir un point d'honneur à vaincre tes anciens condisciples, je veux bosser avec toi une convention.

» 1°) Une barre de chocolat pour chaque...

» Au fait, de peur que ce billet tombe entre les mains de M. Ruellen, je te dirai ça à la prochaine récré.

» Bien le bonjour chez toi! »

Mercredi matin. Sous le préau je trouve Chapel major et Chapel minor, comme les appelait en Rhéto, notre sympathique Directeur et professeur de 1^{re}. Je les prends par leur point faible de « Kerné » convaincus.

« Ce Stade Quimpérois! Formidable, hein? »

— C'est tout naturel, me répond le goal de F.E.S.B.S. Mais ce n'est pas là que je jouerai l'année prochaine.

Monoré commence à se faire vieux et le S.R.U.C. me réserve une place. Vous verrez ça quand je serai Pro! »

Le soleil brille, le ciel est pur, l'air est frais.

« Chic temps pour faire une belle ballade en auto dans la jolie campagne scaëroise. »

Mais son frère de lui répondre:

— Mon vieux! t'avoueras bien, on perd sa jeunesse à faire de l'auto! Tandis que le vélo, ah! le vélo! et d'un air inspiré il chantonne:

« J'ai deux amours, c'est le foot et l'vélo,
En faire toujours, c'est mon rêve le plus beau! »

Je laisse les frères Chapel discuter football avec l'autre « Kerné » qu'est Gilbert Le Gall. Je m'approche discrètement d'un groupe où la conversation paraît très animée et j'écoute indiscrètement:

Morvan, dit P'tit'homme: « Ecoute, mon vieux Sarra, tu as beau dire, le Ping-Pong, c'est épatant, formidable, splendide!!

Sarramagnan: « P'tit homme! Des goûts et des couleurs on ne discute pas et moi, au lieu de rester m'enfermer dans une salle, à jouer de ce machin-là, je préfère m'ébattre et nager dans les eaux du Pouïdu.

Maurice Le Clech: C'est absolument vrai: faire le crawl après la brasse, la brasse après le crawl, se reposer en faisant la planche! ah! mon vieux, l'eau, l'eau...

— Tais-toi donc, tu aimes mieux le vin, lui répond Riou! Je te connais de longue date!

Pendant que Riou, tout fier de son astuce rit, de concert avec les autres, Dédé Prat s'amène « De quoi est-ce que vous parlez là? » demande-t-il impérieusement.

— Nous discussions sports. Il y en a pour tous les goûts et toutes les couleurs! Et toi?

— Natation? Non! Cyclisme? Non! Boxe? Non! Foot? Non! A Pleyber, nous jouons une sorte de tennis dans la grand'rue (qui, soit dit en passant, n'a rien de grand!). Pour raquettes, les battoirs des laveuses! C'est merveilleux! »

Je m'éclipse en douce, me croyant un détective habile et fier d'avoir recueilli une si intéressante conversation.

**

M. Hardy est un solide garçon, à la figure un peu pâle, aux cheveux rebelles, aux yeux bleus. Je l'aperçois, très occupé à donner une correction en règle à F. Liron. Au grand bonheur de ce dernier, j'arrive à le distraire de son important travail.

— « Bonjour vieux! Pas trop fatigué du dernier match? »

— « Non, non, du tout: je ne me démène bien que lorsqu'il y a vraiment de l'honneur à vaincre, contre Lesneven par exemple... Et puis, je suis trop doux, j'ai trop bon cœur et je crains de faire mal aux pauvres types d'en face! »

« *Caritas benigna est* »

**

Troisième étage... Plaque de cuivre sur la porte:

Chanoine SALUDEN.

Je sonne. Drrring.

La vieille bonne me fait un sourire et m'introduit dans le bureau pittoresque du Maître... une porte s'ouvre.

— « Bonjour, Monsieur le Chanoine. »

— Vous?... Quel hasard?

— Je voudrais savoir ce que vous pensez des sports?

— ????

— Oui, les sports.

— C'est un fait, ça existe.

— Votre avis comme professeur de Sciences naturelles.

— Que voulez-vous que je vous dise? — Les spores... ça rentre dans la catégorie « cryptogames vasculaires » : ce sont...

— Mais non, Monsieur le chanoine! les sports: S. P. O. R. T. S.

— « Ah! ça c'est pour les jeunes, ça ne me regarde pas. »

**

A la Lingerie:

— Bonjour ma sœur!

— Que désirez-vous?

— Est-ce que vous pourriez me procurer des lacets de football, il y a un match, ce soir.

— Encore un match!... Ah les sports?

— Ben quoi! les sports?

— A-t-on idée d'aller se traîner dans la boue...

— ... Au revoir, ma sœur.

NEMO.



Messieurs les Footballeurs aux champs

Mercredi 15 mars. — « Le soleil s'est couché, ce soir, dans les nuées » ! Notre bonne ville « d'Huetopolis », écœurée par trois jours de beau temps, au reste fort peu soucieuse de rompre avec ses anciennes habitudes, s'abandonne une fois de plus à ses instincts aquatiques et redevient, pour un temps, la première ville d'eau de France !

Ordre est donné à Phœbus Apollon de se voiler la face et de semer dans d'autres cieux, ses paillettes d'or. Cet ostracisme recueille sans doute l'approbation des canards, ennemis convaincus du régime sec, mais il ne fait point l'affaire des équipiers de l'E.S.B.S., auquel ne

sourit qu'à moitié la perspective d'un déplacement, même agrémenté par la musique de la « flotte » : un pli amer barre leurs fronts, d'ordinaire si purs, tandis qu'ils se demandent avec angoisse : « De quoi demain sera-t-il fait ? »

Jendredi 16 mars: 5 heures et demie. — « L'aube, d'un jour sinistre, a blanchi les remparts » ! Dans la lueur blafarde qui baigne encore le Collège, s'envole la douce harmonie d'un solo de cloche, admirablement exécuté par notre portier. L'instrument à corde n'a pas fini de vibrer sous les doigts de l'artiste, que la lumière inonde le dortoir.

« où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit
Dorment ronfleurs, grands et petits. »

Bien qu'ayant surgi de sa cellule, comme un diable d'un bénitier (excusez la faiblesse de l'analogie !), le père de Montigny n'a pas l'incomparable « juvance » de tirer des cheveux par-ci, de distribuer des arrêts par-là : tout le monde est debout ce matin, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire ; tout le monde... sauf peut-être un certain morlaisien, doué d'une affinité particulièrement étroite pour Morphée : « Est-ce toi, chère Elise » !

6 heures et demie: La messe terminée, nous nous rendons dans notre sous-sol pour le petit déjeuner ; quelques minutes plus tard :

« La fève de Moka, le chocolat si bon,
Nous versent leur nectar, dans l'émail du Japon ! »

7 heures: Le cœur plein de mélancolie, nous regardons la pluie battre avec rage les vitres de l'étude, cependant que Borée soupire longuement, sur un mode mineur, dans la pimpante venelle du « Bois d'amour ». « Quel temps, mes aïeux ! » exhale par instants, l'éru-

ditissime philosophe Jean Le Saux, tandis que sur sa tête, ses cheveux se dressent d'horreur.

8 heures: La pluie persiste. Décidément! si après une telle douche, nous n'avons pas de caractères fortement trempés, nous n'aurons plus de raisons de croire au Déterminisme!!

10 heures un quart: Descente vertigineuse de l'Etude. Nous escaladons le dortoir en un temps-record, bouclons nos valises et cinq minutes plus tard, nous nous trouvons confortablement installés dans le car qui doit nous mener « au chemin de l'honneur et de la victoire ».

La première partie du voyage se passe dans le calme: nous nous recueillons pour boire avec délices à la coupe de la Liberté. Bientôt tout de même nous savourons quelques cigarettes et unissons nos voix dans un concert remarquable où défilent tour à tour « Le chant du Départ » (cela va de soi!), « les potaches de France », « Bro goz ma zadou », « Kousk, Breiz-Izel », « La Paimpolaise », que sais-je encore? Dans de telles conditions, le temps passe vite et nous ne tardons pas à voir poindre à l'horizon, la belle église de Notre-Dame du Folgoët. Nous ne tombons pas à genoux, comme nos ancêtres « Les Croisés », mais nous faisons notre entrée dans le bourg aux accents du cantique « Patronez d'ouz ar Folgoët ». Pierre Penquer est à peu près le seul à en connaître les paroles, mais notre bonne volonté y supplée.

La tradition veut qu'un arrêt marque cet endroit du parcours. Nous nous y conformons et vite, munis de cierges, nous nous rendons à l'Eglise où nous chantons le *Magnificat*. Malgré la pluie, nous nous attardons encore un peu pour laisser aux amateurs le loisir de prendre des photos, et de nouveau nous réintégrons notre car, qui nous dépose sur la grande place de Les-

neven, aux pieds du général Le Flô, à 11 heures et demie très précises. Nous sommes un peu en avance. Qu'importe! Un bon repas nous attend à l'Hôtel Le Roux et nos estomacs nous avertissent qu'il est temps d'ouvrir les hostilités. Je me permets de vous présenter le menu:

Potage Clairette

Radis au beurre (D'aucuns disent Radio-Sell)

Filets de Harengs Richelieu

Andouille Lesnevinoise, pomme mousseline

Rôti de veau, sauce Taine

Camembert

VINS: « Le bon vin de l'Eco » 1932

Champagne

Vous pensez qu'un tel obstacle à franchir nécessite toute notre application et ne permet que rarement à Untel et Compagnie de déverser le trop plein de leur esprit! Plus que jamais « la parole est d'argent, mais le silence est d'or.

Le Potage Clairette reçoit l'approbation des gourmets les plus délicats; les filets de Harengs conquièrent à jamais l'estime de M^r Le Berre. Dans l'intervalle, les petits radis roses ont accompli autour de la table, un voyage éphémère.

Mais voici, dans toute sa gloire, l'andouille Lesnevinoise, réputée à vingt lieues à la ronde. Nous lui accordons audience en notre estomac. Le rôti de veau obtient la même faveur. Quant au camembert, nous le déclarons « hors concours », bien que « *Jam foedet atque ambulat* ». Inutile d'ajouter que le bon vin de l'Eco se montre à la hauteur de la situation.

Comme point final à ce bon repas, on nous sert le champagne. L'usage voudrait que notre capitaine pronçât un toast à ce moment. Mais la modestie et peut-être aussi... quelque tour perfide de ce « bon vin de

l'Eco » le rivent impitoyablement à son siège, à notre grand désespoir. Quel chef-d'œuvre d'éloquence la posterité n'a-t-elle pas perdu ce jour-là!

Avant de nous rendre au terrain, nous descendons dans la salle de ping-pong ou un délicieux moka nous attend. (« Carême! tu n'es qu'un mot! »).

Tout en savourant le café, deux équipes s'affrontent au billard. Le Saux et votre serviteur, démontrent par $a + b$ aux dénommés M. Berre et François Chapel qu'ils ont encore beaucoup à apprendre avant d'égaler leurs maîtres! Sans rancune cependant.

1 heure et demie: Lorsque nous arrivons au Stade du Bel Air, nous trouvons le terrain balayé par un vent violent et des trombes d'eau. Allons-nous jouer? La plupart des joueurs hésitent. Quelques énergiques secouent cette torpeur et leur éloquence obtint gain de cause.

Un demi-heure plus tard, nous entamons le match. Pendant la première mi-temps, Bon-Secours, ayant à lutter contre les éléments, se voit nettement dominé. L'énergie et l'à propos de notre défense, sauve la situation et nous permet d'atteindre le repos sur un score vierge. Durant le second « time », le jeu est plus égal. Dès le début, Hardy marque un but. Sept minutes avant la fin, l'inter droit Lesnevien égalise. Et ce n'est que deux minutes avant de rentrer aux vestiaires qu'un « pénalty » transformé par M. Berre, nous donne la victoire.

Pour la première fois, le Collège Notre-Dame de Bon-Secours bat le Collège Saint-François de Lesneven. Aussi notre joie s'irradie-t-elle par des réactions organiques d'une envergure étonnante.

Après ce match, nous en affrontons un autre au Collège Saint-François, mais un match gastronomique cette fois, dont nous nous tirons, selon notre habitude, avec honneur.

Puis c'est le retour sous la pluie, mais du soleil plein

le cœur. N'avons-nous pas réussi là où nos aînés ont toujours échoué, en dépit des efforts héroïques d'un Marcel L'Haridon, Marcelin Conan, René Conan et autres? Comme bien l'on pense, les hymnes de victoire ne chôment pas, sur le chemin du retour, et notre capitaine lui-même, se surpassa dans l'interprétation implicite du « silence de la vallée ».

« Dieu! que le monde est petit!!! » Nous revoici au grand garage Citroën, à l'octroi, à la place des Portes, à la rue du Château, à Bon-Secours enfin. En dépit de la discipline, les vaillants équipiers de l'E.S.B.S. se font applaudir à leur entrée en étude, et l'annonce de notre victoire soumet à une rude épreuve le système nerveux de M. Derven. (Aux dernières nouvelles, nous apprenons que cette victoire n'a pas eu de suites fâcheuses. Allons, tant mieux!)

9 heures:

*La journée s'achève
Au Collège, on dort;
« Et Le Saux qui rêve
Fait des rêves d'or. »*

VAN DBOUTT.



Je veux vous parler ici d'un petit sport très bien qui se pratique en un lieu non moins bien, à savoir, la salle de jeux de nos maîtres. C'est un jeu sans doute arrière-petit-fils du jeu de football, en cela qu'il y a des avants, arrières, etc... Le jeu est une sorte de caisse sans couvercle, avec des trous sur les parois, par lesquels sont passés des espèces de manches à balai. Au plus proche de chaque bout de la table, est fixée une palette, toute seule devant un filet. Vous devinez tous que c'est le goal. Puis, plus loin, deux arrières, trois demis, cinq avants. Parmi les joueurs, les uns sont peints en... c'est-à-dire ont un maillot bleu, les autres un blanc.

Je vais vous relater une partie que j'ai vue de mes propres yeux.

Invité par un surveillant aussi modeste qu'éminent, M. Berre, j'entre dans le sanctuaire.

A peine me suis-je placé, que dans la main de ce dernier (c'est de M. Berre que je veux parler), le goal se trémousse avec le désir visible de montrer de quoi il est capable.

Quant à son adversaire, le célèbre, le grand, l'illustrissime Morvan, que chacun a vu à l'œuvre, écrasant au ping-pong les champions les plus réputés du Finistère, bref Morvan pour tout dire, se place au côté opposé, et de sa preste main, fait tournoyer ses avants manifestement animés des pareilles intentions.

Un petit ballon minuscule est placé au centre; avant d'en venir aux mains, les rivaux, tels deux puissants taureaux, se menacent des yeux.

Puis, brusquement, les arrières de Morvan dégagent comme un seul homme, mais un gentil petit goal, renvoie, de son pied de bois peint, la balle qui vient échouer dans l'adverse but.

Les avants de notre estimé champion, fauteurs ineptes du désastre, loin d'être fâchés de leur nullité, se trémoussent avec une satisfaction visible. La partie reprend pourtant; avants, arrières, tout ça danse et chahute.

Soudain, Morvan étouffe un cri de rage: la balle, pour la seconde fois, est réinstallée dans ses buts. L'invincible vaincu pâlit sous l'outrage.

Il rugit, sue, souffle et trépigne, puis s'adresse en lui-même cette admonestation:

« Eh quoi! superbe héros, dont la renommée a fait le tour de Brest, devant qui les champions courbent la tête, toi qui, tel le sceptre du ping-pong, tiens ta fidèle raquette d'une main invaincue, auras-tu vaincu tant de fois pour te voir accablé par un sort contraire? Non! armons nos tonnerres, et foudroyons cet adversaire infime. »

Il dit, et de sa dextre, il fait tournoyer les arrières, met en branle les avants, et pousse la balle dans les buts ennemis. Charmé de ce haut fait, il s'admire lui-même; mais, pour ce valeureux guerrier, la chance est passagère. Les buts se succèdent pour M. Berre qui croit de

son devoir de reconforter l'adversaire: « Eh bien! valeureux joueur, qui par pitié pour moi, toi suprême Apollon du sport, veux bien me laisser quelques points, je serais irrespectueux de t'arracher cette partie, et c'est avec reconnaissance que j'attends le coup qui doit me foudroyer. »

L'Adonis ainsi interpellé, essaie en vain de ranimer son courage chancelant: peine perdue, efforts impuissants; en vain, il lutte courageusement; il trépigne, frappe, court, saute, tourne et se retourne, virevolte, tousse et se trémousse; ses bretelles craquent, sa casquette choit, son pantalon se fend en vingt endroits, et les boutons sautent par douzaines!

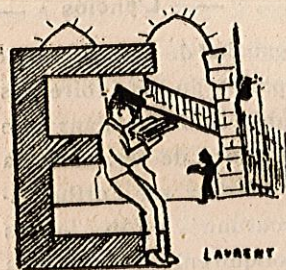
Hélas!!!

La fin de la partie sonne inexorable! Et devant le héros vaincu, qui dans les larmes de dépit pleure son antique prouesse, son orgueilleux vainqueur trace d'une main ferme au palmarès de la gloire, l'épouvantable score de neuf à un!!!

ANATOLE, reporter.

ESCRIME

Mise en scène.



tes-vous observateur. Alors vous aurez remarqué certains jours de la semaine, le passage dans la cour d'un homme alliant à un visage sombre et glabre de conspirateur vénitien l'allure martiale et belliqueuse d'un mousquetaire invincible. Sa cervelle doit édifier de noirs complots, et sa dextre main caresse constamment l'extrémité provoquante d'un fleuret.

— Qui donc est-il cet homme? — Si, pressé par la curiosité vous demandez à Le Calloch il vous répondra avec un admirable à-propos: « Tu n'as qu'à lui demander. Il te dira bien qui il est » N'accusons pas trop ce brave Calloch de faire des réponses si laconiques et si peu explicatives: la modestie lui dicte de telles paroles.

— La modestie, dites-vous.

Eh! oui, Calloch est un champion du fleuret, et cet homme qui passe et terrifie n'est autre que le maître d'escrime.

— Tu fais donc de l'escrime, vieux?...

— Et notre champion, prenant d'admirables circonlocutions vous expliquera, que dépourvu de dons pour la science du cornet à piston et de l'ophycléide... contraint par suite d'une poussée d'obésité qui lui brisa les cordes vocales à ne plus regarder d'un œil d'envie le temple d'Euterpe... il se tourna vers « l'escrime » qui l'accueillit comme une mère... Dès lors choyé, par cette redoutable matrone, Calloch fit de surprenants progrès dans l'art du « pique-boyau ».

— Il ne tient qu'à toi d'assister à une démonstration... »

— « L'enclos » —

Avez-vous jamais remarqué, à gauche de l'escalier qui conduit au grand réfectoire, ou plutôt au réfectoire des grands, une sorte de gouffre béant, enchâssé dans une cage de ciment et protégé par des fils de fer. C'est la « salle aux prix » (ne faites pas d'erreur sur l'orthographe, je vous prie). — Ici furent couronnés en des lustres passés, de glorieux enfants, qui conquièrent en des joutes de latin et de grec dignes de l'Epopée, des tresses de lauriers, et des parchemins édifiants par les beaux faits y contenus. C'est là que Le Calloch m'a entraîné ce jour — des lauriers s'y conquièrent encore en de terribles joutes aussi, seulement la méthode a varié, les moyens employés sont différents... C'est à la pointe de l'épée que la vertu y édifie son œuvre et reçoit sa récompense.

... Pénétrons...

Parmi un amas d'objets hétéroclites, où tables de toilettes voisinent avec meubles de salon, Mars a ménagé un espace restreint, délimité par quatre colonnes, où la fougue de ses adeptes peut trouver un enclos suffisant pour croiser le fer...

... Et confortablement installé dans un rocking-chair,

j'ai contemplé les gestes prestigieux de nos jeunes bretteurs bon-secouriers.

— « les champions » —

Notre introducteur... Il a la taille bien prise en des formes arrondies, des yeux pétillants de sagacité, un sourire infiniment doux. Calloch a revêtu un pourpoint de toile renforcée. Revêtu de ce caparaçon, la sveltesse de ses mouvements s'accuse davantage. Stoïquement il prend place sur l'étroite passerelle, qui doit donner plus d'élasticité à sa détente. Le maître est là qui guide les coups, rectifie les positions. « En garde!... Allez-y!... Notre grandiose Calloch (car il est grand dans le combat) se fend (sens figuré), bondit, se démène, fait gémir sous son poids la planche qui craque. — Son for terrasse... l'horizon borné qui se déroule devant lui. Parfois le fleuret se tord sur le cœur impénétrable du maître, qui flegmatique... n'accuse pas les coups... Hélas! Nous ne pourrions jamais savoir de combien de vibrations et de battements d'ondes, l'atmosphère fut ébranlée ce jour-là, grâce au jeu de fleuret de ce champion!...

Au quatre vingt dix neuvième balancement de machaise à bascule, Calloch qu'une sueur abondante inonde, abandonne la partie...

Son vaillant successeur, nous fait un sourire de « bienvenue », c'est un grand type élancé, à la perruque romantique, aux yeux d'un bleu candide. Il s'avance, l'arme haute, le masque à la main. Son ardeur combattive ne se lit pas sur son visage, pas plus que dans son maintien. Aurait-il laissé sa vaillance dans sa rencontre avec Morphée,... Morphée, qui aux jours d'antan le berça durant plusieurs 24 heures consécutives sans interruption.

Ajustant son masque, il se met en garde, et travaillant la flexion des jambes, s'assoit sur ses guiboles efflan-

quées. Au commandement: Il se fend, l'air trépide, son bras s'agite, sa jambe se précipite en avant, le corps tombe dans une poussée vers l'adversaire. Clic... le fleuret s'abat sur un plastron savamment rembourré... L'adversaire ne s'écroule pas. Mais l'acier rompt... Et la rixe cesse faute d'arme...

Un troisième adversaire se présente, souriant, l'arme en main; c'est le sympathique Baule, un élève d'avenir et d'embonpoint, dont la face joviale respire une philosophie optimiste. Pour le moment, il prend un air guerrier épouvantable, s'élançant sur le maître impassible. Ses deux bras se sont relevés au contact de l'acier meurtrier. Sa taille s'est cambrée sous le plastron épais, et sa chevelure se redresse à travers le casque qui protège sa face. Il court déjà sur la planche qui gémit; voyez comme il se fend... une botte... là... à droite... pan! Maître Baule reçoit soudain une botte dans son plastron qui lâche l'étaupe par vingt blessures.

HAN GARDE.

J E U X

A N T I Q U E S

« Tiens! par Apollon! voilà ce très cher Lysandre! »

L'homme ainsi interpellé, un riche Athénien, haut, l'air joyeux, se retourna : « Bonjour mon bon Dorias ! quel motif a imposé à ton obésité de te rendre chez moi dans une précipitation si dangereuse? »

Son interlocuteur, jovial, aussi court et gros que l'autre était grand répondit avec bonne humeur : « Voilà pourquoi je suis venu : les jeux Olympiques vont s'ouvrir à l'instant, et j'ai voulu t'y mener moi-même; aussi, revêts ta plus belle tunique, celle qui a des petits machins brodés, puis assure sur ta tête ton pétase, et suis moi. » L'autre en souriant s'habille, puis la litière de Dorias, soulevée par les bras musclés de noirs esclaves d'Ethiopie, s'enlève et disparaît dans la foule...

Derrière les rideaux du véhicule, les deux amis causent des petits potins: « A propos, fait soudain Dorias, tu viens chez moi, ce soir, j'offre un banquet fameux : des grives au miel, un chevreuil rôti en des feuilles de sylphium, des lièvres du Pantélique, et du vin de Chio à pleines amphores... Mais, nous voilà arrivés, ce me semble : Dieux immortels, quel monde! »

En effet, la vaste place est pleine d'une foule sans cesse grossissante, d'où s'échappe une odeur d'ail.

Ici, une charrette chargée de vin de Crète, s'avance en cahots incertains; à chaque pas des bœufs, dont le mugissement s'accompagne du tintinnabullement des clochettes, les amphores énormes s'entrechoquent en un bruit mat. Par-ci, par-là, une boutique hâtivement établie, où le marchand péroré devant les gens qui ne s'arrêtent pas; plus loin, c'est un rhéteur, ayant établi une estrade, balayé par la foule avec tout son matériel.

Soudain, dans cette foule dense, un remous écarte l'un de l'autre les deux amis, qui disparaissent chacun de leur côté... et je n'aurais pas eu à vous conter cette histoire, si je n'avais rencontré en furetant dans une bibliothèque poussiéreuse, les mémoires du même Lysandre, incorporées dans une poudreuse Apologie de Socrate (?)

Je commence donc à l'endroit où Lysandre, quitté brusquement par son ami, s'achemine vers le stade :

« J'arrive aux portes du stade, pleurant la perte de Dorias, quand soudain derrière moi une voix m'interpelle : « Tiens, par Dyonyssos, bonjour Lysandre. » J'aperçois alors un homme à la figure réjouie, de taille moyenne, mais un buste trop grand pour ses petites jambes.

L'autre reprend : « Puisque je t'ai pincé, je ne te lâche plus! C'est moi qui te guiderai »; et mon guide, m'ayant fait passer les portes du stade, me fait louvoyer dans la foule, et finit par m'asseoir. Après quoi, content de lui, il s'asseyait, se mouche, regarde aux environs, envoie un salut par-ci, par-là, puis me tape familièrement sur l'épaule : « Nous ne sommes pas arrivés trop tôt, hein. Voilà déjà les chars qui s'amènent; je vous conseille de parier pour le vert et blanc; il gagnera sûrement. » Et il ne me

... Maumau
bondissant...



Cl. Prigent.

La toilette
après le match.



Cl. P. Chapel



Cl. Prigent.

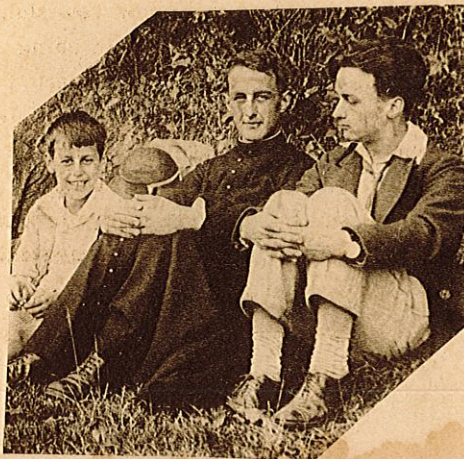
Le " nouveau collégien "
ou notre
" pilier centre ".



L'ancien capitaine
de l'E. S. B. S.
revêtu du burnous
des " Pères Blancs ".

Cl. M. Le Gléch.

Avec le grand frère...



Cl. Ceillier.

" Ah ! qu'il est doux
de ne rien faire ".

laisse pas de repos avant que je n'aie hasardé un talent sur son favori.

Hélas ! la course est à peine commencée que, Dieux immortels, je vois la roue de mon champion se briser en soixante-treize morceaux contre la roue d'un concurrent ! Patatras ! voilà mon talent par terre ! Les chevaux renversés gigotent tant qu'ils peuvent, ce qui a pour effet d'écraser définitivement le char qui s'effondre en morceaux biscornus. Quant au conducteur, on le relève avec une machoire compromise, crachant canines et molaires, et deux côtes lui chatouillant l'estomac.

Mon nouvel ami ne se laisse pas émouvoir pour si peu. Avec un sourire plus large que jamais, il me dit : « Qui aurait pu prévoir cet accident ? D'ailleurs je m'en bats l'œil, car je compte vous faire regagner ça avec notre lutteur assyrien Porus. Voyez-le qui s'avance. Par l'Olympe ! Il serait de taille à écraser Hercule lui-même ». Et belliqueusement il agite ses sandales que surmontent deux courtes jambes d'une grosseur inusitée. Je consens encore à parier, avec le secret espoir de regagner ma perte, et je suis la lutte avec anxiété. Le géant assyrien a pour adversaire un quidam mince et bien découplé qui commença par mettre par terre la masse pesante de chair assyrienne. Les corps roulent et se tordent dans la poussière. Autour de moi, l'assistance trépigne ; les hommes se lèvent, brandissent le poing : l'un d'eux, emporté par un excès d'enthousiasme perd l'équilibre et roule de gradins en gradins, en poussant de lamentables gémissements. Soudain, comme par hasard, voilà mon Porus qui dégringole, et son petit adversaire qui s'assoit modestement sur lui. De fort mauvaise humeur, je m'apprete à partir, lorsque sur l'arène paraissent les coureurs.

Déjà mon voisin ventripotent me désigne du doigt le futur gagnant, mais le trouvant à juste titre responsable

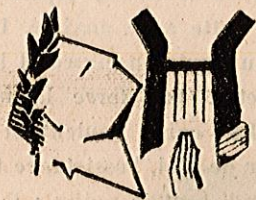
de mes déboires, je le remets à sa place : « Non ! je ne parierai plus, vieil imbécile ; tu me fais perdre avec ton choix stupide, et tu crois que j'irai jusqu'à jouer ma clamyde pour te faire plaisir?... »

‘ J'attendais qu'il se mit en colère, mais il s'est contenté de m'adresser un regard triste chargé de reproches, le regard de l'innocent persécuté, puis il s'est levé, a secoué la poussière de son vaste derrière, et s'en est allé s'asseoir trois pas plus loin.

Je n'ai d'ailleurs pas voulu en voir plus. Assurant mon pétase d'un coup de poing, j'ai gagné prestement la sortie, et sans vouloir aller au banquet de Dorias, j'ai été m'enfermer chez moi, d'où je ne sortirai plus jamais. »

Et voilà !

F. DILLARD.



C
H
A
M
P
I
O
N

28^e Avenue —

72^e numéro —

42^e étage

— Ma chambre — comme elle est confortable!!! — de la chaleur, de la lumière, un robinet d'ice water, la T. S. F. dans le tiroir de ma table de nuit, avec six mètres de fil au bout du casque, en sorte que je peux aller, venir, me raser, écrire, lire et dormir en écoutant...

Sur mon bureau l'annuaire des téléphones en trois volumes,... car j'ai le téléphone.

...la porte s'ouvre brusquement.

— Hello, boy!

Une rude tape s'abat sur mon épaule — c'est mon ami Jack, j'ai reconnu sa manière.

— How are you? mâchonne-t-il entre ses dents. Voulez-vous vous divertir?

— Ma foi, oui. — Où voulez-vous m'emmener, cher garçon?

— Voir une chose vraiment « impressionnable ».

Du moment que c'est « impressionnable » c'est le fin du fin pour un américain.

...Nous voici dans l'ascenseur. — Sur mon estomac s'écrase le poids des quarante-deux étages qui se déroulent rapidement à raison de 3 m. 50 par étage... L'ave-

...Nous voici dans l'ascenseur. — Sur mon estomac

...Boy... stade de Knidsworth!...

De loin, de très loin, par dessus les rauquements, les apostrophes et les colères de dix mille autos qui se querellent pour la place, on entend le souffle du stade, ses orages.

... Une banlieue... crasseuse, confuse, encombrée..., un grand terrain vague..., et le stade, bâtiment énorme, en ciment, ouvert face au ciel, que recouvre une couche grouillante, grenue, d'humains...

— Tickets...

— Price??

— Two dollars.

— Exhorbitants, vos plaisirs sportifs, vieux camarade.

Labyrinthe de couloirs et d'escaliers... Enfin l'air libre.

... Quelle est donc la noble pensée qui peut amener en ces lieux un si grand concours de peuple?

— Jack me bourre les côtes:

« Old chap... regardez-moi ce spectacle?

Placé sur une estrade de 15 pieds sur 15 pieds... balus-

trée par deux cordes, deux hommes se défilent... ce sont des hommes jeunes... Ils ont les poings protégés par des gantelets ouatés...

Jeu???... Sport???...

...Ni un jeu...ni un sport radieux, allègre... mais quelque chose de sombre, de farouche, de contenu...

— Bang... bang... bang...

Un gong a claqué trois coups sonores... les deux adversaires s'immobilisent d'abord un long temps, dans des postures étranges. Ils semblent s'épier du regard, tels des fauves à l'affût... L'un d'eux attaque — alors une mêlée très courte, confuse, d'une indicible brutalité — oh! rien d'harmonieux, nulle élégance, nulle fantaisie, et surtout nulle beauté, mais celle repoussante qui se peut découvrir dans une scène de sauvagerie...

— Bang.

Les deux hommes s'immobilisent, se contractent de nouveau, se reprennent à se guetter réciproquement, avant la nouvelle rixe...

Bang... bang... bang.

Deux têtes hirsutes se prennent dans un corps à corps furieux... l'un des hommes s'écroule terrassé par le poing de l'adversaire... le starter compte:

One... two... three... nine.

Time

Joë Kidds vainqueur par knock-out de Ralph Readon

Joë Kidds, champion

La foule de ces étudiants tapageurs qui remplit les gradins du stade hurle sa joie... les orphéons font retentir des hymnes sonores... quelques jeunes exaltés franchissent les limites de l'arène et portent en triomphe le

champion de l'Université... c'est un chahut indescriptible...

Ce « grand champion », heureux, adulé, se laisse flatter, cajoler par sa foule.., un masque de fausse candeur sur son visage.

**

... C'est fini... — L'express elevated nous emporte en grondant, au milieu d'une foule taciturne...

— Jack se retourne vers moi..., me pousse le coude.

— Vous avez l'air triste... old fellow.

— Voyez-vous, Jack, je ne suis pas un individu économe de ses muscles, que tout effort physique inquiète et décourage, j'aime le sport... mais je ne puis comprendre votre « sport ». Qu'en dites-vous... le sport n'est-ce pas avant tout... un jeu de libres compagnons, une occasion de rivalités familières, un thème de gaieté, de récréation... on y gagne la santé, la souplesse, on y acquiert l'énergie, le sens de la Loyauté — fellow, votre sport dites-moi ne devient-il pas une merveilleuse école de vanité... Pauvre joueur adulé, célébré... honnête garçon qui ne peut plus ouvrir un journal sans y chercher de l'œil son profil et le récit de ses exploits dominicaux... gentil compagnon qui chérissait autrefois le beau jeu, l'acte élégant et difficile, et qui gâté d'orgueil, s'enivre d'une gloire grossière, — joueur amateur que l'on voit se transformer en sportman de métier, vaniteux et cupide, que la moindre défaveur aigrit et dévore...

...L'Elevated-express glisse en l'air sur le rail vertigineux. Jack sourit...

Je crois bien qu'il me donne un peu raison.

Carnet de Famille

DEUILS

— La mère du R. P. Aubry, grande bienfaitrice du collège, elle était veuve du vice-amiral Aubry, ancien Préfet maritime de Brest.

— Le grand-père de Georges Prigent.

— Le grand-père de Pierre et Jean Penquer.

— La sœur de Joseph Riou.

NAISSANCES

— Edouart (3^e) et Jacques Mondot (5^e) ont le bonheur de faire part de la naissance de leur petit frère : Pierre, le 20 janvier 1933.

— Charlotte-Anne, fille du Lieutenant de Vaisseau et de Madame Maurice Loyer.

— Christiane, fille du Lieutenant de Vaisseau et de Madame René Bouis.

— Geneviève Pitty.

— Henry, fils du Lieutenant et Madame Mazurié.

— Guy Gilbert, frère de Jacques et de Maurice.

NOUVELLES DE TOUS

« Bon-Secours » présente au R. Père Supérieur ses respectueuses félicitations à l'occasion de son inscription au tableau de la Légion d'honneur pour le titre d'officier.

Monsieur le chanoine Pencreac'h a dû interrompre ses cours durant une quinzaine de jour au mois de janvier. Un dimanche, revenant de l'extérieur, il se sentit indisposé, il s'allongea sur son lit. Le Docteur Philippon appelé diagnostiqua une appendicite. A neuf heures du soir, transporté à la clinique du Docteur Pouliquen, il y subissait une opération. Celle-ci réussit pleinement et 15 jours après la chaire de Rhétorique voyait réapparaître son professeur.

Merci à Monsieur Lozach, qui assura l'intérim de la chaire de Rhétorique. Ce fut une joie pour tous de revoir sa silhouette dans les murs du collège. Il est retourné goûter la « douceur angevine ».

Un ancien du collège, le meilleur marin, le plus grand chef de notre marine, M. le Vice-Amiral de Boisanger, vient de prendre sa retraite.

Tous les marins ont vivement regretté son départ mais Nous admirons le dessein de la Providence, qui appelle à succéder à l'amiral de Boisanger, le capitaine de vais-

seau Alfred Richard, ancien de Bon-Secours. Décidément le collège est à l'honneur, dans la marine. Rappelons rapidement les états de service de notre grand ancien. Le contre-amiral Richard est né le 25 janvier 1881 à Brest. Il entre à l'Ecole Navale le 1^{er} octobre 1898. Tour à tour l'Atlantique le voit, de 1900 à 1901. Puis l'Extrême-Orient 1904-1906. Lieutenant de vaisseau en 1911, il commande successivement le sous-marin *Naiade* (1912-1913). Le *Thermidor* (1913-1915). Il est nommé adjoint de division du capitaine de vaisseau commandant la flotille des mers du Nord de 1915 à 1916. Il commande le torpilleur *Bouclier* de 1918 à 1919. En 1918 il est promu capitaine de corvette.

En 1919, il remplit les fonctions d'aide de camp du contre-amiral commandant la division d'Orient, puis les mêmes fonctions auprès du Préfet maritime de Cherbourg de 1919 à 1921. Il est promu capitaine de frégate en 1920. En 1921-1922 il fait campagne en Syrie comme chef d'Etat Major de l'amiral commandant la division navale du Levant. Il commande ensuite de 1922 à 1924 le torpilleur *Delage* et la sixième escadrille de torpilleurs. Promu capitaine de vaisseau en 1926, il est nommé en 1927 chef de la Mission Navale Française en Pologne. En 1930, il prend le commandement du croiseur *Foch*, en armement à Brest, qu'il quitte en 1931.

Actuellement et depuis août 1932, le contre-amiral Richard commande la marine en Indo-Chine, à Saïgon.

— Le Frère Marie-Bernard (Pierre Nielly), de l'Ordre des Frères prêcheurs, vient de prononcer ses vœux solennels... Rappelons un peu son histoire: Pierre Nielly, ancien de Bon-Secours, sorti dans les premiers numéros de l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr, est affecté comme lieutenant au 11^e Bataillon de chasseurs alpins, alors en occupation à Kaiserslautern. C'est là qu'en 1927, victime d'un accident aussi grave que malencontreux, il se trouve plu-

sieurs jours entre la vie et la mort... A l'hôpital de Landau « les deux médecins français lui donnaient 2 ou 3 chances sur 100 d'être sauvé, le chirurgien allemand le croyait complètement perdu ». Fortifié par tous les sacrements le blessé repris providentiellement vie et santé florissante. Peu après il entra à Rijckolt, au noviciat des Dominicains.

— Le Père Gallicher, religieux franciscain du Couvent de Laval, de passage à Brest, a célébré la messe dans la chapelle de son vieux collège... A l'Evangile il prononça des paroles émouvantes qui nous touchèrent tous.

— Joël Lemoigne, atteint d'une appendicite, a été opéré à Nancy ; des complications étant survenues, à la suite de l'opération, il fut considéré comme perdu. Se tournant vers Notre-Dame de Lourdes, il l'invoqua — avec confiance — et par son intercession fut guéri.

A quelque temps de là, étant en convalescence dans la région Lilloise, dans sa famille, il eut la fantaisie d'aller excursionner à Beauraing, dans le Borinage belge, il voulait y visiter le vieux château, célèbre dans toute la région. Quel ne fut pas son étonnement de tomber dans un village, au milieu d'une population donnant de grandes démonstrations de foi dans le parc d'une école. Il y avait là plusieurs enfants, qui disaient voir la Sainte-Vierge. Depuis : le petit village de Beauraing voit des foules passées par le lieu des apparitions.

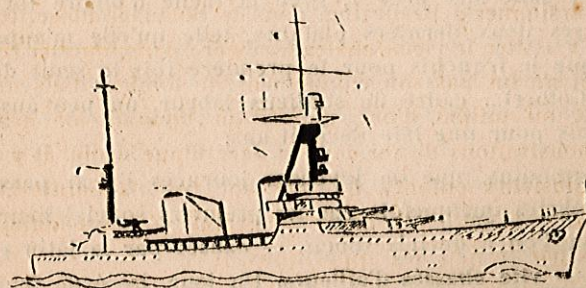
— Frère Victor Le Clech (novice Père Blanc) se rappelle au bon souvenir de ses amis de Bon-Secours. Il exerce à peu près tous les métiers (cordonnier, coiffeur, maçon)... Malgré tout il n'oublie pas son vieux collège, et il ne manque pas d'applaudir aux succès des « Coqs » qu'il dirigeait si bien l'an dernier comme capitaine. Malheureusement pour lui, il ne peut plus pratiquer

son jeu favori, et il est réduit à s'adonner à des jeux un peu moins violents. Il se plaît énormément à Hennebont, où il ne désespère pas de voir quelques-uns de ses amis le rejoindre.

— La « Kermesse » du collège à l'occasion de l'Arbre de Noël a fait quelques heureux. Malgré tout il reste plusieurs lots à distribuer. Voici les numéros qui ont gagné et dont les lots n'ont pas été réclamés :

Numéros 376, 169, 264, 227, 331, 381.

— Notre ami Jean Pouliquen a été élu Président du groupe de jeunesse catholique des Etudiants d'Angers. Toutes nos félicitations.



1922-1932

Souvenirs du passé Impressions du présent

1922 — Je revois, encore la cour du vieux collège, déserte sous le soleil de midi, barrée au fond par l'antique « salle aux prix », avec la tache d'ombre formée par ses deux derniers platanes, telle qu'elle m'apparût lorsque je franchis pour la première fois le seuil de la rue Colbert... cadre de studieux labeur, un peu austère parfois pour une tête de huit ans.

Néanmoins, que de joyeuses journées j'y ai passées, assombries quelquefois par les premiers soucis! heureux âge où l'on a de tels soucis — causés par le latin et le grec — vite chassés d'ailleurs. Un jour, lassé de feuilleter les pages d'un lourd dictionnaire, je décrétai résolument: ragoutum — le ragoût! ce qui me valut, on le devine, des... félicitations publiques! Mais il faisait si bon dehors et quelque bon tour réclamait toujours notre concours, mais chut! le bon Saint Ignace qui, à l'époque, se trouvait dans la première cour, pourrait seul dévoiler nos secrets.

Les années passèrent vite; en même temps que nous, tout se transformait... le vieux collège rajeunissait; nous saluâmes avec plaisir l'agrandissement de la cour, dû à la suppression de la « salle aux prix », non sans toutefois accorder un regret à son grenier, rempli de vénérables choses, but d'excursions clandestines, très suivies.

Bientôt sonna l'heure de quitter Bon-Secours, heure où l'on s'aperçoit que des liens réels, créés par l'habitude, nous attachent au cadre de nos premières années.

Deux années aux Postes, encore une étape avant d'atteindre au but, puis me voici enfin au seuil de la Carrière.

1932. — Saint-Cyr l'Ecole, deux minutes d'arrêt.

Je me trouve emporté vers la sortie par un flot tumultueux de jeunes gens. Nous enflons une ruelle et immédiatement nous distinguons les bâtiments de l'Ecole. Au fronton de la porte, l'Aigle Impérial nous place immédiatement dans une atmosphère de gloire. Après quelques minutes d'attente, la grille s'entr'ouvre pour nous laisser passer par petits groupes — instant émouvant et si longtemps désiré; le photographe nous demande un moment d'immobilité: notre dernière photo en « pékin ».

Après quelques formalités d'état civil, on nous laisse libres. J'en profite pour parcourir rapidement l'Ecole. Ces bâtiments ont toute la noble dignité d'allure du grand siècle. Comment ne pas évoquer en les voyants, le gracieux souvenir des « Demoiselles de Saint-Cyr ». Tout, en la maison royale de Saint-Louis parle d'elles et l'on ne serait pas surpris d'apercevoir dans l'ombre d'un corridor quelque profil délicat et charmant se hâtant vers la « classe verte » ou la « roberie ».

Mais voici le Baraguay, un des endroits les plus glorieux et les plus émouvants de notre Ecole. Là sont gravés sur des tables de marbre, les noms glorieux de nos

grands Anciens, morts pour que notre France vive grande et belle... leur impérissable souvenir domine toute notre vie à l'École.

Vie variée, active et bien remplie. Les journées nous semblent trop courtes et il est difficile de décrire l'affolement du nouveau Cyrard au cours des premières journées. Arraché à son sommeil dès l'aube, par la mâle sonnerie du clairon, il s'empresse de s'habiller puis, engoncé dans d'épais vêtements de drap, lourdement chaussé, se hâte vers le réfectoire. Trop souvent hélas, de café il ne reste plus trace et c'est à jeun qu'il lui faut gagner le lieu du rassemblement. Gare aux retardataires! Aussi est-ce une galopade effrénée à travers la Cour Wagram, galopade bruyamment approuvée et encouragée par nos anciens.

Après une séance d'éducation physique appelée traditionnellement « crapahut » et, traditionnellement aussi, vouée aux gémonies, nous regagnons nos dortoirs pour préparer l'inspection du matin.

Heure peu agréable, durant laquelle nous nous exerçons à faire des lits « carrés », résultat qui s'obtient par un pliage savant de couvertures, dont le secret se transmet de génération en génération. Juchés sur nos bahuts nous échafaudons de magnifiques paquetages, couronnés par deux paires de chaussures cloutées. Tout cela se trouve en équilibre instable et il n'est pas rare de se retrouver brusquement par terre, bombardé par une avalanche d'objets hétéroclites. Le parquet non plus n'est pas, hélas! oublié. Armé d'une brosse et d'un bâton de cire, à quatre pattes sur son plancher, le malheureux Cyrard se livre alors à d'amères réflexions sur les douceurs de la vie de « pékin ». Voilà qui fait justice de la légende Saint-Cyr, école d'officiers de salon.

Mais tout a une fin, même les choses les plus ennuyeu-

ses et c'est avec plaisir que l'inspection passée nous remisons, jusqu'au lendemain, balais et brosse.

L'après-midi, à lieu, généralement, un exercice au cours duquel nous découvrons les environs de Saint-Cyr. La boue du célèbre plateau de Satory macule nos capotes et forme une gangue autour de nos chaussures lorsque nous rentrons à « la spéciale », parfois fatigués, nous redressant néanmoins pour passer sous l'œil narquois de nos anciens.

Enfin, la journée s'achève. Pas tout à fait cependant; à la sortie du réfectoire, l'accès du dortoir nous est interdit par un barrage d'anciens établi au pied de l'escalier. — Nos « officiers », bienveillants, ont décidé de nous faire prendre l'air ce soir — comment ne pas leur savoir gré d'une si délicate attention. Ils nous emmènent solidement encadrés, au fond du Marchfeld, vers la fosse aux ours, trou rectangulaire cimenté où il est de tradition que la promotion toute entière tienne. Nous nous y installons le moins mal possible. Ceux du Tafilalet, groupés autour de la fosse, nous proclament lamentables et nous invitent au silence: le Père Système va parler. Il avance jusqu'au bord et domine la masse grouillante. Entouré de son conseil privé, le Conseil des Fines, il parle au nom de nos anciens, de la tradition dont il est le gardien fidèle et respecté. Son visage, éclairé par le rayon lumineux d'une lampe apparaît seul dans l'obscurité. Suivant l'usage il flétrit notre manque de bahutage, notre ignorance des traditions. Puis, il se retire avec le même appareil. La cérémonie s'achève par le chant de la « Galette » et du « Pékin de Bahut », les deux chansons traditionnelles de Saint-Cyr.

Puis une grande clameur s'élève; c'est pour nous le signal de la liberté. Nous nous hâtons vers nos dortoirs serrant notre calot sur notre cœur, afin de le soustraire

aux convoitises. Enfin, nous voici à l'abri et nous nous préparons à prendre un repos bien gagné.

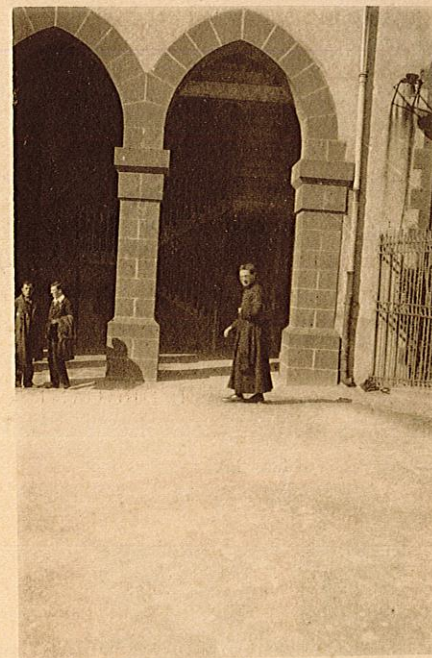
Bientôt un clairon sonne le couvre-feu; d'autres clairons lui répondent dans les différentes cours, plus faibles ou plus distinctes, puis ces notes légères de cuivre se dispersent une à une et tout repose.

R. DROUANT, cyrard.

L
E

D
O
M
A
I
N
E

D
E



L
A

D
I
S
C
I
P
L
I
N
E

Cl. P. Chapel.

La Cour

et

L'Etude.



Cl. Ceillier.



Cl. Ceillier.

Permission III

... Sombre travail.



Cl. Ceillier.



Cl. Ceillier.

SCÈNES

DE LA



Cl. Ceillier.

VIE DE COLLÈGE



Cl. Ceillier.



Cl. Ceillier.

Lettre ouverte à M. l'Amiral EXELMANS

« AMIRAL,

« L'ancien que je suis vous remercie de l'article que vous avez consacré dans le dernier Bon-Secours à vos souvenirs du Cours de Marine en 1879-1880. Malgré la séparation étanche qui existait entre le cours de Marine et les études secondaires (au point que même nos offices religieux étaient séparés) nous avons cependant présents des souvenirs communs.

Vous évoquez le souvenir des PP. Pottier et de Salinis : je m'en souviens comme vous : je vois et j'entends encore le P. Pottier exécutant sa partie de basse chantante dans un *Tantum* à un Salut de grande fête. Quant au P. de Salinis, moi aussi j'ai eu l'honneur d'être son élève, car il nous enseignait l'histoire contemporaine l'année de ma philosophie et comme l'histoire était pour moi la matière de prédilection, les leçons du P. de Salinis ont laissé en moi un souvenir ineffaçable.

Le bon Père préparait ses cours avec une conscience scrupuleuse. Pour nous enseigner les campagnes de Napoléon, le P. de Salinis nous devançait en classe et traçait au tableau le schéma de la campagne

qui était à l'ordre du jour, les contours géographiques tracés à la craie blanche, les cours d'eau à la craie bleue et la marche des armées à la craie rouge. Mon vieil ami Albert Le Jeune, commissaire de la Marine, aujourd'hui terré à Gavray (Manche) avait pris copie de tous ces croquis et en avait constitué un atlas qu'il a sans doute gardé précieusement.

Vous vous rappelez aussi le P. Robinet de Plas, l'ancien capitaine de vaisseau, je vois encore sa tête aux cheveux blancs et sa démarche incertaine: il disait très souvent la messe des Elèves à 7 h. 30 et je me le rappelle nous annonçant, un matin de février 1878, après la messe, la mort de Pie IX, et quinze jours après, l'élection de Léon XIII.

Vous ne parlez pas dans l'énumération de vos professeurs, d'un Père que vous avez cependant dû connaître car il était professeur au cours de Marine et, en outre, il nous faisait le cours de Mathématiques: le P. du Châlard, ancien polytechnicien. — Il devait nous continuer ce cours l'année de ma philosophie (1879-1880) lorsqu'il mourut subitement 8 jours avant la rentrée.

J'ai sous les yeux le catalogue des élèves de Bon-Secours 1879-1880 où je retrouve votre nom en 2^e année de Marine et, parmi vos condisciples, plusieurs de mes camarades: Amiot, un de mes bons amis; de Pagnac et Mercier, qui furent mes condisciples en 3^e et 2^e. Sabouraud avec lequel j'entretins plus tard les meilleures relations et qui, devenu jésuite, se noya dans la Rance, dix ans après.

Amiral, voilà 55 ans bientôt, de ces événements gravés dans nos souvenirs et cependant cela nous paraît d'hier, c'est que la vie est courte et l'Ecriture le dit:

« *Homo natus de muliere, brevi vivit tempore!*... »

Nous passons, nous passerons, mais nous avons la joie de voir rester debout notre vieux collègue et de retrouver quand nous y allons le sourire de Notre-Dame de Bon-Secours. Le cadre a changé, image de l'instabilité des choses humaines, mais le sourire est le même, symbole des espérances éternelles.

AUG. CAROF.



De M. Jean d'Udine au R. P. Bergeron



Sur ma table, un livre « Qu'est-ce que l'éloquence et la poésie?... » Je l'ouvre, pour en prendre un tant soit peu connaissance, et le refermer ensuite car le sujet m'en paraît bien aride...

... Cela à l'air diablement ennuyeux... jugez plutôt... il n'est question que de morphologie... de syntaxe... de l'énergie du style et de ses artifices... du jeu du timbre et du nombre... etc... franchement, comment voulez-vous qu'un jeune humaniste comme moi,... ayant même le feu sacré pour les beautés de la Littérature... puisse goûter chose si sèche!!!...

Et cependant je me permets de tourner les feuillets... de parcourir des paragraphes;... finalement me voilà pris par le sujet... je lis... Tout de même ce n'est pas si mal que cela... c'est même très bien... et j'espère bien en tirer du profit.

L'auteur de cet ouvrage, M Jean d'Udine, Albert Cozanet (pour les non initiés), ancien élève de Bon-Secours, 1878 à 1887, nous invite à le suivre dans le domaine de l'art littéraire.... Pauvres belles lettres, comme elles sont abandonnées de notre temps... les jeunes ne cherchent dans les ouvrages que tendances philosophiques... que subtilités plus ou moins grandes d'analyses... et M. d'Udine, voulant ranimer la sympathie défaillante pour les belles lettres porte ses investigations sur « L'Elément d'art des vieilles humanités « les parfums, les couleurs et les sons » qui déterminent la poésie et le rythme, source de toute éloquence...

Humanistes, mes camarades — et vous — sublimes rhétoriciens, lorsque à vos heures de doux « farniente » vous ne saurez que faire, nourrissez-vous de cette « substantifique moëlle » que Jean d'Udine a composé en pensant à vous.



Car c'est à son vieux Collège que Jean d'Udine a dédié son ouvrage : « Aux RR. PP. professeurs de l'Ecole Libre N.-D. de Bon-Secours, en respectueux souvenir de mes heureuses années d'études dans leur bonne maison (1878-1886). — A la mémoire de mon très cher et très vénéré maître le R. P. E. Bergeron...

... et pensant faire plaisir aux anciens, élèves du vénérable Père, Albert Cozanet a bien voulu joindre à son envoi quelques pages extraites de ses « souvenirs intimes » dans lesquelles il évoque la silhouette du maître.

.... « C'est à l'occasion d'une représentation d'Esther, que j'eus l'occasion d'apprécier la finesse littéraire du P. Bergeron. Les répétitions avaient lieu dans un grand et sombre rez-de-chaussée de la Cité d'Antin près du Cours Dajot, derrière le temple protestant. A. D., avec ses airs de grande fille, réalisait de l'épouse d'Assuérus une assez étrange mais séduisante figure et le père Bergeron nous montra son libéralisme en me laissant transformer mon personnage en une sorte de prophète romantique, de « bouche d'ombre » dont les éclats de voix et les grands gestes devaient choquer à juste titre son ombrageux classicisme. J'eus beaucoup de succès...

... Nous ne savions jamais très bien, chez les jésuites, de quel canton du monde nous venaient nos professeurs. Cependant, je parvins à deviner à peu près qui il avait été « dans le siècle » et à quel milieu social il appartenait...

Il avait dû naître vers 1840 à Paris, d'une famille de riches commerçants. Il avait fait ses études, sans témoigner particulièrement de vifs sentiments chrétiens, dans un lycée de Paris, où il avait eu pour condisciples et pour amis intimes deux hommes de réelle valeur, mais d'esprit bien différent : Ernest Hello, le futur écrivain mystique... et Henri Rochefort de qui les articles virulents devaient bientôt faire tant de bruit par le monde...

Il avait au moins vingt cinq ans lorsqu'il entra au noviciat. Il avait toujours aimé les belles lettres et détesté la philosophie. Il m'a plusieurs fois raconté qu'ayant eu l'imprudencence de monter, un jour dans un arbre pour lire du Descartes, il faillit se tuer en dégringolant de branche en branche, profondément endormi par les phrases embrouillées du métaphysicien.

Eh bien ! le Père Bergeron aimait vraiment la beauté, celle si humainement harmonieuse de l'Hellade et celle si humainement sensible du Moyen Age.

Je suppose que mon cher professeur, lorsqu'il vivait dans le monde, avait également compris et aimé la musique, et que peut-être il avait eu jadis son fauteuil aux « Italiens ». Car certain jour où je lui avouais timidement, pendant ma rhétorique, que mes parents me conduiraient le soir au théâtre de Brest « entendre quelle œuvre ? me demanda-t-il ? — Lucie de Lammermoor, père. — Lucie de Lammermoor!... » Ses gros yeux pâles de myope s'embuèrent légèrement dans son beau visage fort — il ressemblait au Juvénal des Ursins de Clouet, qui se trouve au musée du Louvre. Il se tût un instant et chantonna d'une voix expressive et pure « vers toi... toujours... s'envo...lera — !!! mon rê, êêêve! — C'est une jolie pièce. Ecoutez bien le sextuor, Albert. Vous en aurez un vif plaisir... »

... Il était fort asthmatique et les élèves, qui pour la

plupart, ne l'aimaient guère et ne se doutèrent aucunement de ses admirables qualités didactiques, l'appelaient, par dérision, le phoque, à cause de son souffle court. Si bien que par un jeu de mot tout maritime, quand je devins son élève favori, mes camarades l'appelèrent le « grand foc » et je fus, bien entendu, le « petit foc »...

... Nos classes de Lettres eurent lieu, pendant les deux années où je fis ma seconde et ma rhétorique, dans un grand rez de chaussée granitique de la rue Voltaire, si, un peu plus bas, dans cette rue, que le Tribunal Civil, et du côté opposé à cet horrible édifice. Les Pères, rassurés par l'inertie des pouvoirs publics à leur égard, renonçaient au système compliqué des petits paquets licites de trois élèves et tentaient déjà de reformer un embryon de collège. Il y avait donc là, dans un même local, plusieurs classes faites par l'abbé Guenver, qui, lui aussi, comme l'abbé Bourdoulous, se fit plus tard jésuite, par le Père Marsile, par le R. P. Houdet, le Préfet, qui depuis l'application des décrets avait succédé au P. du Reau, appelé à Jersey, si je ne me trompe. Notre classe à nous, composée des « auditeurs » réunis de rhétorique et de seconde (au total une quinzaine de « fidèles »), occupait une vaste pièce bien claire, prenant jour sur la cour à gauche. C'est là, dans sa haute chaire de « faux-bois » que je revois mon bon maître, sanglé dans sa soutane irréprochable et cravaté, par prudence, du rabat des prêtres séculiers, afin de ne pas éveiller l'attention de la police... De son impeccable petite serviette de cuir sortaient sans cesse, pour les besoins des citations, de nouveaux bouquins, soigneusement couverts, marqués de signets, et remplis, sur leurs marges, d'annotations minuscules, sténographiées, au crayon avec une finesse, une netteté surprenantes. Je buvais ses moindres paroles ! Et lorsque l'heure s'avancait, quelle verve pour diriger jusqu'au moment du *Sub tuum*

les « concertations » où Romains et Carthaginois, Grecs et Perses, Blois et Montfort allaient s'entre-déchirer sur un texte de Quinte-Curce ou d'Hérodote, de Pascal, ou de ce bon chevalier de Joinville, qu'avec sa manie jésuitique de latiniser ou de gréciser tous les noms, il nous faisait appeler « Diosépolytès » dans les thèmes grecs empruntés à la *Vie de Saint Louis* »...

... A la sortie de ses cours il courait lire son bréviaire en contournant au pas accéléré la vaste esplanade qui domine la rade au-dessus du chemin de Poullic-al-Lor, sous les regards sympathiques des commissionnaires brestoises, va-nu-pieds enrroués qui attendaient dans ces parages l'arrivée des trains. Il jouissait d'une grande popularité parmi les « lascars oisifs et mal tenus qui font le principal ornement des ports de mer » et qui l'appelaient affectueusement : Monsieur le Curé de la Gare... Il rentrait après, dans sa chambre, nue mais confortable, de moine moderne : un lit de fer caché derrière des rideaux de coton jaune, une petite toilette dans un coin, un bon bureau simple mais vaste, chargé de livres, un prie-Dieu en bois, adossé au mur entre les fenêtres sous le crucifix, un fauteuil de paille pour lui et deux ou trois chaises. Le Père, tout de suite en arrivant regardait son feu de coke et bourrait la grille de léger combustible, tirait ses souliers, enfilait ses chaussons, se lavait les mains et nos délicieuses séances de travail commençaient dans la joie et s'achevaient toujours trop tôt à mon gré...

Avec Lui, j'appris à vénérer les livres, à les consulter intelligemment, à goûter le charme des belles éditions, à caresser d'une paume fervente les belles reliures de cuir adoucies par l'âge. Je crois bien que moi-même je devenais un humaniste, encore en herbe sans doute, mais un humaniste tout de même... »

